

CONCOURS DE NOUVELLES LITTÉRAIRES

Racontez-nous une “pré-histoire”

10 pré-sélections du jury

pour une mise à vote entre le 25 mai et le 6 juin, 16h.

Nouvelle 1

LE RETOUR D'ILONA

Naturellement, vous êtes trop jeune pour avoir connu cette époque, mais dites-vous bien que c'était rarissime en ce temps-là! Il faut bien se remettre dans le contexte, il y a plus de soixante-dix ans. Moi j'étais toute gamine mais je me souviens parfaitement, les journalistes qui attendaient à la sortie du tribunal, les photographes, tout le tintouin et mes deux mères qui devaient affronter la meute des questions alors qu'elles ne demandaient qu'à mener leur vie paisible à Saint-Liaunac, loin des caméras et m'élever comme des parents aimants, un point c'est tout. Deux femmes, une enseignante, une chercheuse qui vivent ensemble parce qu'elles s'aiment et décident d'avoir un enfant, de nos jours ça ne fait plus une ligne dans les journaux. Mais à l'époque ! N'oubliez pas qu'au Parlement, au Sénat, il y avait des majorités écrasantes d'hommes. On parlait même de quotas pour réserver aux femmes un certains nombre de places ! Pourquoi pas un quota d'unijambistes ou de rouquins ? La nature, elle, ne s'est jamais embarrassée de quotas....Même après, une fois que la loi sur les couples homosexuels est passée, le plus dur, ç'a été à l'école. Il me fallait toujours expliquer pourquoi je n'avais pas de papa, pourquoi j'étais la fille de deux mamans, non je n'étais pas perturbée, oui j'avais de bonnes notes en classe, non, si je ne voulais pas me battre c'était pour d'autre raisons.

Mais que voulez-vous, la société n'était pas prête...

Ensuite, voyons...chronologiquement, ce fut un de mes premiers livres de chevet,

l'histoire véridique de ces deux femmes parties à la recherche des sources du Nil...c'était avant la Grande Guerre, les deux exploratrices relataient leurs aventures dans un journal de bord qui a été édité, bien après leur mort, capturées par un tribu puis assassinées...Je me suis senti si proches d'elles. De là est née mon envie de voyages qui ne m'a jamais vraiment quittée, jusqu'à ces dernières années, jusqu'à ce que mes jambes m'abandonnent...

Quelque temps après, j'avais déjà commencé mon traitement depuis plusieurs mois et je comprenais de mieux en mieux, j'ai pu retrouver psychiquement ces deux paysannes qui ont été toute ma vie. C'était dans le duché de Lorraine et en ces temps troublés, il faisait mal vivre de la terre; les paysans en étaient réduits à faire bouillir des farines d'écorces. Le métier de soudard était plus lucratif. Les campagnes étaient fumantes de hameaux qui brûlaient, les loups rôdaient jusqu'aux portes des maisons, les récoltes avaient péri sur pied faute de bras et on racontait que des troncs de chêne avaient cassé sous le poids des pendus. Dans notre village de Lieunach, les hommes avaient déjà été passés par le fil de l'épée. Toutes deux s'étaient emparées des seules armes dont on dispose dans une ferme, des fourches, et elles s'étaient disposées à sauver leur honneur et mourir en combattant. Quand le capitaine des lansquenets a vu ces deux bonnes femmes, dos à dos, farouchement cramponnées à leurs fourches, qui tenaient en respect ses hommes, il a poussé un grand éclat de rire, il a ordonné tranquillement que l'on charge ses deux pistolets d'arçon, il les a mises froidement en joue et il les a abattues, l'une après l'autre, oui Monsieur. Je n'étais qu'une gamine tremblante d'effroi couchée dans les

fourrés, mais j'ai assisté à l'exécution de celles qui m'avaient sauvé de la famine. J'en ai conçu un dégoût profond pour tous les porteurs de barbes et de moustaches.

Avec les séances de thérapie et l'hypnose, de plus en plus aisément des images me reviennent... Voyez, la ruelle est sombre dès la tombée de la nuit. On nous a chassées de la ville haute, nous dormons au pied des remparts de Llona sous un misérable réduit fait de branchages et de haillons adossé à la muraille humide. Moi, je mange presque à ma faim, elles me donnent le sein à tour de rôle. Puis elles partent chacune à leur tour parmi les venelles et les caniveaux comme des ribaudes pour aguicher un passant, émouvoir un bourgeois, pour amadouer un soldat du guet qui, en échange d'étreintes furtives, leur donnera quelques liards pour acheter un pain, une paire de sabots si la fête a été bonne ...

Cette vie de maraude, leur assassinat à la Chandeleur par deux moines pour éviter qu'elles ne parlent, tout ça, je ne l'ai découvert que petit à petit, mais j'ai gardé le plus grand respect pour elles. Sans leur amour, je ne serai pas ici à vous causer aujourd'hui...

C'est pendant les dernières séances de transe que je les ai vues d'abord. Avec l'entraînement, les détails se précisent. Elles vivent avec moi dans le bois sacré, à portée de vue de l'enceinte du temple. Quand je dis temple, il faut se figurer une trentaine de hauts pieux, épais comme des troncs d'arbres, plantés par le clan pour délimiter un espace circulaire à ciel ouvert. J'ai compris qu'il n'est pas question d'enfermer les forces de la nature dans un lieu clos. Au centre se trouve la roche sacrée, Ilona, la pierre-mère. Elle est creusée de cupules naturelles qui ont été agrandies pour recueillir les eaux du ciel comme dans un bénitier. Cette eau lustrale est destinée aux cérémonies de fertilité. Moi, dès mon

plus jeune âge, comme je portais le signe sur ma peau, j'avais été élue par le clan pour servir d'assistante à ces deux vierges, avant de devenir à mon tour prêtresse d'Ilona, la pierre-mère. Comment dire ? Notre clan savait déjà en ces temps comment les enfants venaient aux femmes et comment elles devenaient grosses. Des vieillards décédaient, des adultes mouraient de maladies ou d'accidents, des enfants naissaient, le tout dans le cycle des saisons mais nous avions encore clairement identifié la raison de ces naissances, nous savions qu'il fallait la conjonction d'un homme et d'une femme. Bien sûr, avec l'aide des roches de fertilité. Et aussi observer les phases de la lune. Des matrones expérimentées aidaient à la mise au monde des femmes grosses et ainsi se déroulait la bonne vie dans le clan.

Aussi le clan vénérail-il notre pierre-mère, celle qui s'unit au ciel durant certaines nuits pour que de leur rencontre naisse la prospérité du clan, sa bonne étoile à travers les âges et la fécondité de ses femmes. Et moi, la servante d'Ilona, je vivais en toute intimité avec les vierges dont le rôle était l'entretien de l'enceinte sacrée et qui présidaient aux cérémonies de fertilité. Elles m'apprenaient tour à tour les formules du rite, les chants de liesse ou de deuil et j'entretenais soigneusement l'enceinte et j'oignais régulièrement la pierre de lait et de poudre d'ocre.

Or, un mauvais jour, des hommes sans femmes sont venus de là où le soleil se lève. Ils étaient plus grands que les hommes de notre clan, ils portaient la chevelure en désordre, ils n'étaient pas pas parés comme les nôtres et sentaient mauvais à cause de la graisse de

bêtes qu'ils répandaient sur leurs corps. Ils parlaient un dialecte épais et râpeux.

Aux hommes du clan qui n'étaient pas belliqueux, ils ont d'abord fait fête en offrant des présents de chasseurs : des cornes, des dents, des griffes, des crânes peints, des peaux d'animaux. Les nôtres ont répondu à ces cadeaux par des coquillages, des colliers, des pendeloques, des tressages. Selon notre coutume, les hommes étrangers ont dû déposer leurs armes en signe de paix autour de l'enceinte sacrée. Mais ils ont fait boire à nos hommes une liqueur d'herbes fermentées qu'ils portaient dans des petites gourdes de peaux attachées au milieu de leur corps par des lanières de cuir. Quand les hommes furent ivres, ils les ont poussés vers la maison commune aux parois de bois et au toit de chaume sec. Alors, profitant de l'ébriété des adultes, ils les ont attachés deux à deux par des liens et par les nattes qu'ils portaient très longues selon notre coutume, ils les ont entravés aux pieds pour les conduire plus tard vers leurs contrées en esclavage. Un jeune qui n'avait pas assez bu a tenté de s'enfuir. Ils l'ont abattu de deux flèches dans le dos. Les femmes de notre clan, ils les ont pourchassées dans tout le village pour s'unir à elles dans les cris et la fureur. Les hommes étrangers ne savaient pas que la survie de leur clan passait par toutes ses violences; ils l'ont fait uniquement par désir bestial d'assouvissement. Nous, nous craignons le mélange des sangs avec des étrangers à la tribu. Moi j'étais encore toute jeune en ce temps-là, j'ai tenté de résister en me tenant à l'intérieur de l'enceinte sacrée avec les deux prêtresses. Malgré nos imprécations, ils se sont approchés de l'enceinte. Mais une peur superstitieuse semblait les tenir encore à distance. Alors, pour

leur échapper et garder leur statut de prêtresses jusque dans la mort et au-delà, dans l'archipel des ancêtres, les gardiennes d'Ilona ont saisi les haches sacrées d'obsidienne qui ne quittaient jamais leur ceinture. Elles se sont étreint une dernière fois, ont appelé sur elles la bienveillance des esprits et, d'un seul geste, se sont mutuellement assommé d'un coup unique et mortel sur le crâne. Sans un cri, elles se sont effondrées l'une sur l'autre, unies jusque dans la mort. Les hommes-qui-sentent-mauvais ont senti qu'il y avait là quelque chose de plus fort qu'eux, une force de l'esprit qui les dépassait. Alors ils ont tourné les talons l'un après l'autre et sont repartis sans s'occuper de moi.

J'ai attendu un jour entier et une nuit, puis un autre jour encore. Alors j'ai invoqué la pierre-mère, Ilona, celle qui fait naître, soigne et guérit. Puis j'ai trainé toute seule les pauvres dépouilles des prêtresses jusqu'à la sépulture. J'ai placé autour d'elles les amulettes et les offrandes rituelles en prononçant les mots que j'avais appris d'elles, les mots qui guérissent. Puis je les ai confiées à la terre qui accueille et protège des méchants et j'ai disposé dessus les pierres nécessaires.

Croyez-moi, je suis à présent bien vieille mais je n'ai rien oublié et mes séances hebdomadaires ne... Si je crois à la réincarnation ? Mais c'est une question stupide ! Je ne vois pas de quoi vous voulez parler. Fichez le camp. Laissez-moi tranquille à présent.

J'ai trop parlé, je suis fatiguée de toutes ces histoires.

- Elle a raison, ces séances la fatiguent. sa capacité de concentration est limitée.

D'ailleurs, c'est l'heure de son traitement. Je vais vous demander de sortir. Inutile d'aller

raconter quoi que ce soit à l'extérieur du Centre, personne ne vous croirait. Allez, venez avec moi pour la piqûre. C'est ça, Mademoiselle Launat. Là, bien gentiment.

Nouvelle 2

LES HOMMES GRIS

Ils fuyaient !...Depuis des jours, depuis des nuits, ils fuyaient !... Ivres de terreur, ils fuyaient !... l'homme abandonnait la femme, la mère piétinait l'enfant ... Rendus sourds et aveugles par une indicible peur, ils fuyaient vers l'est.

Depuis longtemps déjà ils avaient franchi les marais maudits dont la réputation n'avait pas suffi à arrêter leur course. Ils s'y étaient engagés comme s'ils ne les voyaient pas, comme s'ils ne connaissaient pas leurs pièges, leur trahison, leur perfidie. Beaucoup n'en n'étaient pas ressortis, prisonniers de la fange dans laquelle ils s'étaient engloutis, appelant en vain des frères, des sœurs, qui fuyaient sans rien voir ni entendre.

Ils fuyaient depuis la nuit de la grande épouvante : « Ils » étaient venus ! En silence « ils » s'étaient approchés du village, l'avaient encerclé, avant de laisser éclater le concert de leurs hurlements rauques scandés par les battements sourds et violents des tambours : Les hommes gris étaient entrés sous les tentes de peaux, les hommes gris des vieilles légendes, les hommes gris dont on riait disant que c'était racontars de vieillards. Ils étaient venus avec leurs masques d'écorce blanchie et leurs corps recouverts de cendres. Ils étaient venus, impitoyables et brutaux, avaient enlevé huit femmes, un enfant, tué dix chasseurs et puis, aussi soudainement qu'ils étaient arrivés, ils avaient disparu, aspirés par les ténèbres.

Dans le silence retrouvé, hébétés, les survivants de la tribu s'étaient rapprochés les uns des autres, instinctivement, lentement, avec des gestes à peine esquissés, des touchers très doux, presque timides. Puis, après ce court moment de flottement, la panique s'était glissée en eux, insidieuse, incontrôlable et tous, au même moment, sans se concerter, en silence, avaient pris leur course, abandonnant tout, ne pensant plus à rien d'autre qu'à fuir, animés du seul instinct de survie.

Depuis ce moment, rien n'avait pu arrêter leur fuite. Passés les marais, ils avaient traversé une vaste savane à herbe courte. Ils étaient ensuite entrés sous des arbres à l'ombre menaçante et puis, après, une nouvelle prairie bordée, vers l'ouest, d'un petit lac au-dessus duquel planaient de nombreux oiseaux.

Même si, maintenant, ils avaient cessé de courir comme aux premières heures, ils n'en continuaient pas moins à s'éloigner encore des terres qui leur étaient connues, prenant tout juste le temps de déterrer une racine, cueillir quelques baies ou boire un peu de l'eau d'une flaque au creux de leur main. Des cerfs, des sangliers s'enfuyaient à leur approche mais malgré leur faim ils ne se souciaient pas de les chasser.

Tout en marchant, Ôona, fille de Khadi la chamane, avait compté ceux qui restaient. En plus d'elle-même et de Lama, sa sœur jumelle, elle avait dénombré cinq femmes, six chasseurs dont le vieil Âgou, la mémoire du clan, le chef incontesté et cinq enfants dont deux fillettes. Les deux tiers du groupe manquaient, enlevés, morts ou encore distancés dans la fuite.

Deux jours durant, à la nuit tombée, Âgou avait tourné son regard vers la direction d'où ils venaient et deux fois il vit briller un feu de camp. Des hommes

marchaient sur leurs traces ; amis ? Ennemis ? Par prudence on n'alluma aucun feu. Le lendemain le vieux chef décida d'obliquer vers le sud de manière à avancer sous le vent.

Au crépuscule du sixième jour, ils entrèrent dans un dédale de rochers et de galets ocre. Aucun d'entre eux, même parmi les plus anciens, ne connaissait ces contrées. Ils ne regardaient pas autour d'eux et n'étaient attentifs qu'à l'endroit où ils posaient les pieds, soucieux de laisser le moins de traces possible. A la nuit tombée, épuisés, affamés, ils s'allongèrent sous un surplomb rocheux, se blottirent les uns contre les autres et s'endormirent lourdement sans avoir le courage d'organiser un tour de garde. Heureusement, cette nuit-là comme les précédentes, aucun fauve ni aucun homme ne décela la horde endormie.

Au petit matin le froid les fit frissonner et les tira du sommeil. Le souvenir encore cuisant de la nuit des hommes gris les mit aussitôt sur pied et, un instant, leurs yeux s'agrandirent d'effroi. Réalisant l'absence immédiate de danger, ils se regardèrent... Quelques gestes pour se toucher, quelques paroles d'apaisement et puis ils reprirent leur marche incertaine et silencieuse dans des territoires dont ils ignoraient tout.

Tout en cheminant Ôona observait sa fille. Depuis leur départ elle avait remarqué que l'enfant se tenait le plus souvent aux côtés d'Âgou qui ne cessait de lui parler et qu'elle semblait écouter avec une grande attention. L'enfant aussi parlait. De temps à autre, elle lançait un coup d'oeil rapide vers sa mère mais évitait de croiser son regard. Qu'est-ce que le vieil homme et Dêni pouvaient bien se dire ? Parce que l'état de chamane se transmet par le sang des femmes, les jumelles avaient commencé depuis

plusieurs années l'initiation de l'adolescente et la mère était inquiète de cette intimité nouvelle dans laquelle elle ne pressentait rien de bon.

Au milieu du jour, brusquement, le désert de roches cessa pour faire place à une vaste cuvette herbeuse. Au loin, ils y virent un grand troupeau d'aurochs.

Quelques heures plus tard, ils butaient sur la rive d'un lac immense, un lac comme ils n'en n'avaient jamais vu, une étendue d'eau si large qu'ils n'en distinguaient pas la rive opposée, un lac dont les eaux vertes se soulevaient en longues ondulations qui venaient mourir sur le sable. Ils s'arrêtèrent, indécis. Ils ne pouvaient aller plus loin. Tandis que certains, figés, regardaient craintivement les flots, d'autres hasardèrent quelques pas le long du rivage. Ils revinrent bientôt vers le groupe et s'accroupirent sans mot dire. Ils rapportaient avec eux quelques oiseaux qu'ils avaient pu abattre et des œufs. Le soir s'annonçant, Âgou consentit à un petit feu, bien caché au creux de rochers. Aussitôt deux femmes partirent en quête de bois et en ramenèrent vite de quoi tenir toute la nuit.

Quelques minutes plus tard la flamme joyeuse bondissait, dévorant la branche sèche. On veilla à la maintenir courte puis comme à l'accoutumée, comme autrefois avant les hommes gris, ils s'installèrent en rond autour du brasier pour y partager le maigre repas.

Quand ils eurent mangé, Âgou parla. Il raconta l'histoire des hommes gris et leur expliqua ce peuple qui vivait en bordure d'une région de marécages, très loin dans l'ouest de leur propre territoire. Parlant lentement, choisissant avec soin ses mots, d'une

voix sourde et monocorde, il leur apprit qu'ils ne s'enduisaient le corps d'une pâte faite d'eau et de cendre mêlées que pour se protéger des insectes piqueurs. Le vieil homme expliqua que les masques d'écorce étaient destinés à les protéger des maléfices en empêchant les démons de reconnaître l'homme caché derrière. Tous écoutaient en silence mais cette fois-ci, personne ne songea à se moquer du vieux car ils avaient, eux aussi, vu les hommes gris.

Âgou continua en leur exposant que les hommes gris, de temps à autres, quittaient leurs marais pour de grandes expéditions. Ils cherchaient des femmes nouvelles pour renouveler le sang de la horde et empêcher qu'elle s'éteigne. Ils volaient aussi des enfants qu'ils élevaient comme les leurs et en faisaient des chasseurs. Âgou dit aussi qu'ils tuaient les hommes dont ils craignaient qu'ils les poursuivent. Il raconta au clan que pendant longtemps les rites des chamanes avaient plu aux esprits qui, en retour, avaient protégé le groupe des incursions des hommes gris. Le vieux chef savait tout cela et savait aussi que dans leurs razzias, pour se donner du courage et effrayer l'ennemi, les hommes gris faisaient battre leurs tambours. « Les tambours, dit-il, annoncent les hommes gris. Le chant des tambours apporte le malheur et la mort ».

Âgou se tut un instant puis se leva et se tourna vers Ôona et Lama. Les jumelles se tenaient accroupies, têtes baissées, immobiles. Du même ton calme il reprit son discours :

« Beaucoup de soleils se sont levés sans que les hommes gris ne trouvent nos campements, pourquoi nous ont-ils maintenant découverts ? Comment ont-ils pu nous trouver ? »

Les chamanes n'esquissèrent pas un mouvement et demeurèrent muettes.

« Avons-nous perdu la protection de nos pères ? Avez-vous bien accompli les rites ? J'ai longuement réfléchi au cours de ces derniers jours et je crois que vous avez failli. Le malheur n'a pu s'abattre sur nous que parce que vous avez manqué à vos devoirs et le châtement de vos fautes retombe sur nous tous ! Vos pouvoirs sont partis au vent. Ta fille, Ôona, ta propre fille t'accuse ! Toi et ta sœur Lama vous êtes moquées des croyances du clan, vous n'avez songé qu'à profiter des avantages que votre position vous assurait et votre attitude a irrité les esprits ! C'est à cause de vous que la malédiction nous frappe ! »

Au fil du discours, le ton du vieil homme s'était fait tranchant et son regard s'était durci. Aux derniers mots qu'il prononça, un long frisson parcourut l'assistance. Tous étaient convaincus que sans le pouvoir des chamanes, sans les exorcismes, sans le respect des rituels sacrés, le clan était condamné. Sans le secours de l'âme des pères, les chasses seraient vaines et les cueillettes mauvaises. La horde serait pourchassée, traquée comme un gibier. On viendrait voler ses femmes et ses enfants, massacrer ses hommes, les campements seraient détruits, on ne connaîtrait plus ni trêve ni repos.

« Vous connaissez la loi comme tous ici la connaissent, reprit le vieil homme. Quand un chasseur ne sait plus voir les traces, quand une femme n'est même plus capable de mâcher les peaux, le temps est venu pour eux de rejoindre le pays des anciens. Il y a

déjà bien longtemps, les esprits avaient privé votre mère de ses pouvoirs pour vous les confier. Aujourd'hui, elles vous reprennent ce qu'elles vous ont donné et c'est à ta fille, Ôona, que revient désormais la tâche de protéger le clan. »

Un murmure d'approbation courut parmi les hommes et les femmes assis autour du feu.

Les deux femmes n'avaient pas bougé. Impassibles, silencieuses, elles acceptaient le sort qui leur était réservé car telle était la règle et nul ne pouvait y déroger : Les décisions du vieux étaient toujours sans appel et il aurait été vain de chercher à fuir.

Âgou se leva suivi de son fils Oxi. Ils firent quelques pas pour se rapprocher des chamanes ; Âgou frappa le premier. La massue s'abattit, Ôona s'écroula aussitôt suivie de Lama frappée quasi simultanément par Oxi. Les deux hommes avaient visé le crâne pour que la mort soit immédiate, sans souffrances inutiles. Ils avaient tué sans haine, sans cruauté aucune, simplement parce que c'était la Loi et que du respect de la Loi dépendait la survie de la horde. Et parce que c'était la Loi, chacun, sur les corps inertes, jeta sa pierre, tira sa flèche, frappa du bâton, sans ressentiment ni rancune.

Tout près du grand feu les hommes creusèrent une tombe ronde et peu profonde. Parce que le matériau manquait on n'ocra pas le corps des défuntes mais Dêni, la fille d'Ôona en fit les gestes tout en récitant les formules d'accompagnement apprises auprès de sa mère et de sa tante. On ne retira aux deux femmes aucun des colliers ni des bracelets de coquillages dont elles étaient parées et qu'elles avaient autrefois troqué contre des peaux tannées ou les petits outils féminins qu'elle confectionnaient. Avec des

gestes très doux, presque tendres, ils les installèrent dans la tombe, assises, les genoux sous le menton.

La nuit étant maintenant complètement tombée ils s'allongèrent pour la nuit, près du feu et du tombeau. Seuls Âgou et Dêni demeurèrent éveillés. Toute la nuit, accroupie sur les talons, se balançant d'avant en arrière, la jeune chamane psalmodia la longue mélodie qui accompagne et guide les défunts vers le pays des morts. Pas un seul instant son regard ne quitta le cadavre de sa mère.

Au matin on reprit le rituel. Pendant que deux hommes partaient chasser, on ramassa sur la plage de larges galets plats dont on garnit les côtés de la fosse. Les poinçons de silex, les aiguilles d'os qui appartenaient aux mortes y furent aussi jetés ainsi que des coquillages ramassés sur la plage et les flèches qui les avaient frappées.

On recouvrit leur tête des bois de cerfs qu'elles plaçaient autrefois à l'entrée de leur tente et qui indiquait leur fonction sacrée puis on recouvrit le tout de terre et de sable.

Les chasseurs revinrent un peu plus tard, encore porteurs d'oiseaux tués à coups de pierres et que l'on fit rôtir sur les braises. On se les partagea ainsi que des baies, des racines et quelques champignons connus.

A la fin du repas, parce que les ventres étaient pleins, parce que le soleil était chaud, parce que la cause du malheur avait disparu, ils se sentirent de nouveau joyeux. Les femmes se risquèrent à chanter en battant des mains pour donner le rythme. Les hommes entamèrent alors, sur cette cadence, une danse mimant la démarche et le vol des oiseaux qu'ils venaient de manger. C'était la tradition que d'honorer ainsi l'âme de l'animal qui vous avait nourri et s'assurer de sa bienveillance.

Au bout d'un moment Âgou se leva. Il voulait leur dire qu'il avait décidé de s'installer en ce lieu, que la longue fuite était terminée. Il demanda qu'on se taise et qu'on l'écoute. Les mains retombèrent le long des corps, La danse s'interrompit, les chanteuses se turent....

Et dans le silence revenu, on entendit, tout près, battre les tambours.

Nouvelle 3

Au retour des saumons

— Il te faut venir, Mara. Toi seule es capable de le soigner. S'il meurt, le clan ne survivra pas.

La jeune femme décortique lentement ses noisettes. Elle ne répond pas.

— La vie sur une île n'est pas facile, insiste Flamin, il n'y a pas de jeune capable de prendre la relève.

Penchée sur son ouvrage, Mara reste muette. Flamin ne peut apercevoir ses yeux foncés dissimulés sous une épaisse frange noire. A ses côtés, Justa, de quelques années sa cadette, observe avec intérêt la rencontre.

— Depuis deux jours je t'attends ici, Mara. Je savais que tu reviendrais ici, comme tous les ans, pour récolter les noisettes. Nous n'avons plus le temps, il faut partir maintenant.

— Tu viens de le dire, répond enfin la jeune femme, je viens ici faire ma récolte. Je n'ai pas fait tout ce chemin pour rien. J'ai besoin de ces réserves sinon je mourrai de faim quand la neige aura tout recouvert et empêchera la terre de nous nourrir. Demande à Prac, ton guérisseur, de le soigner.

— Prac ne peut rien faire, il a déjà essayé. Il n'a jamais vu quelqu'un souffrir autant du froid. Depuis sa chute dans l'eau glacée, personne n'arrive à réchauffer notre chef, il ne bouge presque plus.

Un long silence s'installe. Flamin s'est assis aux côtés des deux femmes, il attend la réponse de Mara avec respect.

— Je vois peut-être ce que c'est, dis à Prac de lui faire un trou dans le crâne, le mal s'en ira et il sera libéré du froid.

— Prac n'y comprend rien, sinon je n'aurai pas fait la traversée. Laisse Justa ici, elle en sait autant que toi maintenant et peut soigner ton clan.

Justa sent les muscles de son corps noueux se tendre. Elle attend la réponse de son amie avec anxiété :

— Justa ne me quitte jamais. Trouve une autre personne. J'ai déjà beaucoup d'occupation avec les miens.

Flamin a confiance en Mara, elle l'a guéri autrefois.

— Tu te souviens le jour où tu m'as soigné la mâchoire ?

— Bien sûr !

— Alors sauve notre clan une fois encore et je te promets des réserves de nourriture pour toute la saison froide.

Mara s'arrête de décortiquer. Elle ne peut refuser d'abandonner un malade.

— Si tu sauves notre chef, ce dont je ne doute pas, je vous offrirai à chacune un collier de coquillages, ajoute le jeune homme.

Il savait que les deux femmes n'abandonneraient pas un mourant. Elles ramassent leurs affaires et font leurs adieux au clan :

— Nous nous retrouverons au bord de la rivière, près du Grand Rocher, au prochain passage des saumons.

A la fin de la journée, la côte apparaît. La pirogue de Flamin attend sur la plage.

— Nous coucherons ici cette nuit et nous ferons la traversée demain pour rejoindre notre île. Le temps est calme, nous avons de la chance.

Flamin essaie de rassurer Mara. Sa pirogue est fiable et il sait la diriger.

— Je n'aime pas ces nouvelles techniques. Si l'esprit de la terre avait voulu que nous allions sur l'eau, elle nous aurait donné des nageoires. Ce n'est pas naturel tout ça.

— Mon peuple utilise ces pirogues depuis trois générations et les esprits ne se sont pas manifestés.

— Ou alors tu ne les as pas entendus. Rappelle-moi comment ton chef est blessé ?

— Il est tombé à l'eau, d'accord, mais il n'était pas à bord d'une pirogue, il a glissé en ramassant des coquillages et une vague l'a emporté. Les esprits ont décidé de nous le rendre, ils auraient pu le livrer à la mer et nous ne l'aurions jamais revu.

— Allons nous coucher, nous aurons besoin de toutes nos forces demain.

Au petit matin, Flamin explique aux deux femmes le maniement des pagaies.

L'habileté de ces marins-constructeurs impressionne Mara. Contre toute attente, elle se sent très en sécurité dans cette pirogue. Elle apprécie l'efficacité des pagaies en forme de pattes de canard. Le bateau, si lourd sur terre, semble léger sur l'eau. La traversée est plutôt rapide et bientôt Flamin plonge son ancre en pierre afin de s'assurer que la marée n'emportera pas sa précieuse embarcation.

Le soleil n'est pas encore haut dans le ciel lorsque les invités rencontrent la tribu de Flamin.

Prac, le guérisseur, est auprès du chef. Il a déjà rencontré Mara, et s'il reconnaît ses talents, il n'apprécie pas sa venue. Il est déjà parvenu à maintenir le malade en vie, dans quelques jours, il sera sur pied grâce à lui.

Le jeune fils du chef tente de tenir au mieux son rôle en l'absence de son père. Il se sent investi de la responsabilité du clan.

— Merci à toi, Mara, de venir à notre secours.

— C'est un honneur pour moi de soigner ton père, mais le temps presse et je dois l'examiner.

Le garçon perd alors toute sa splendeur de meneur pour redevenir en un instant un petit enfant inquiet. Il oublie le maintien majestueux qu'il s'était imposé. Les larmes montent à ses yeux. Mara et Justa sont agenouillées auprès du malade.

— Tu vas le faire revenir parmi nous ?

Mara essaie de le mettre en confiance mais ne veut pas lui mentir.

— Il respire très lentement et ses pupilles sont dilatées. Son cœur bat trop doucement. Il est loin de nous en ce moment.

— Tu as eu raison de faire ce long voyage, ironise le guérisseur, tu nous apprends bien des choses.

Mara ne répond pas, elle comprend la colère de l'homme.

— Je vais lui ouvrir le crâne. Veux-tu m'aider, Prac ?

Appuyé sur son grand bâton, l'homme hésite. Après une longue réflexion, il déclare :

— J'ai besoin d'herbes, je pars pour la journée.

Mara ne montre pas sa déception. Elle aurait aimé apaiser le guérisseur. Elle se retire avec Justa pour se concerter avant l'opération. Le clan leur offre une tente. Les deux femmes s'installent et préparent leur matériel : pierres taillées de toutes sortes, feuilles de saule pour refermer les plaies, champignons du bouleau pour combattre les fièvres et bien d'autres médecines qui constituent une riche pharmacie.

Mara a transmis tout son savoir à Justa mais maintenant cette dernière se sent de plus en plus à l'étroit dans l'ombre de son aînée. Le moment est mal venu mais le besoin d'émancipation de Justa est tel qu'une dispute éclate. Le ton monte et toute la tribu entend les éclats de voix. Ils ne peuvent distinguer la teneur des propos mais perçoivent le malaise entre les deux femmes. Mara promet à Justa d'avoir une conversation sérieuse après l'opération, elles se sépareront si tel est le souhait de Justa mais en attendant il faut guérir le malade. Elles sortent de la tente et déclarent qu'elles sont prêtes.

Flamin apporte plusieurs outils :

— Voilà mes dernières pierres taillées. Prends-les, ce sera ma façon d'aider notre chef.

Très concentrées, les deux femmes entreprennent l'opération. Justa a maintenant toutes les connaissances nécessaires pour pratiquer une trépanation.

Elles préparent les capsules de pavot pour endormir le malade au cas où il sortirait de son état somnolent puis percent le crâne sous le regard impressionné du reste de la tribu. Seuls les cris des animaux marins viennent troubler le silence de l'intervention. Les deux femmes n'ont pas besoin de parler pour se comprendre.

L'intervention se termine, Mara enduit le trou de miel et de romarin. L'opéré ne s'est pas réveillé, elles l'allongent avec précaution et commencent à se détendre. Mara est trop préoccupée par son patient entre la vie et la mort pour penser aux besoins d'indépendance de son amie. Elles se relaient auprès du convalescent puis laissent la place pour la nuit à deux femmes du clan.

Au petit matin, Justa se réveille après une nuit troublée par de mauvais cauchemars. Mara n'est plus à ses côtés. Sans aucun doute, elle sera allée voir le malade. Des cris hystériques achèvent de la réveiller. Le malheureux n'aura pas survécu ! C'est très mauvais signe pour elles. Elles ont voulu empêcher les esprits de choisir le destin du chef et ont attiré le mal sur la tribu. Les cris se rapprochent, deux hommes font irruption dans sa tente et la sortent avec violence. Tout le clan est réuni, on lui jette des crachats, on l'invective. Justa ressent un sentiment d'injustice : Elles ont fait leur maximum pour sauver le membre le plus important de leur tribu ! Le silence revient, oppressant. Quelques pieds tambourinent le sol, les ondes remontent le long du corps de Justa. L'atmosphère est lourde. Une brise marine ne parvient pas à rafraîchir les organismes échauffés. Un goéland raille dans le ciel. Le son sinistre et lugubre

atteint douloureusement les tympans de Justa. Le cercle autour d'elle s'agrandit puis s'ouvre. Un corps gît à terre. Ce n'est pas le chef. Elle reconnaît les habits. C'est Mara. Le crâne fracassé, la tête recouverte de sang, morte.

— Pourquoi l'as-tu tuée ? demande le fils du chef.

Justa ne sait que répondre. Muette, elle pleure son amie, sa compagne de tous les jours. De grosses larmes coulent de ses yeux verts, assombris par la réalité brutale. Mara lui a tout appris, son savoir entier vient d'elle, mais pas seulement. Avec elle, Justa a connu l'amitié, la tendresse. Sa vie passe devant elle en accéléré. Leurs enfants ont été élevés ensemble. Elle se revoit avec son premier bébé mort dans ses bras. Mara avait su trouver les mots pour la consoler. Justa ne peut prolonger sa plongée nostalgique. Le jeune garçon hurle sa colère :

— Pourquoi ? Pourquoi ? Elle venait de guérir mon père. Il est réveillé et va guérir grâce à elle. Parle ! Pourquoi ?

— Je ne l'ai pas tuée.

— On vous a entendues ! Vous vous êtes battues sous la tente, crie un homme.

— On ne s'est pas battues. Oui, on s'est un peu disputées. C'était même la première fois qu'on n'était pas d'accord, mais c'est tout !

— Tu as enfreint la loi : On ne tue pas ! Les esprits vont nous en vouloir.

— Je n'ai rien fait, ce n'est pas moi, c'était mon amie, elle était une mère pour moi.

Fulmin déclara :

— Je connais Justa, elle ne peut pas voir fait ça.

Le guérisseur intervient :

— Je connaissais bien aussi Mara.

Justa est soulagée. En effet, leurs chemins se sont croisés plusieurs fois et Mara avait partagé des secrets avec Prac à plusieurs reprises.

— Il y a un moyen de calmer les esprits, poursuit Prac.

— Parle, Prac, tu es le mieux placé pour parler avec eux, que pouvons-nous faire ? demande une vieille femme, on ne peut rester à rien faire.

— Il faut faire un sacrifice. Il faut envoyer la meurtrière avec Mara dans le royaume des morts. Là-bas, ils sauront comment la juger et ils ne nous en voudront plus d'avoir laissé commettre un meurtre. Hier, nous avons tous entendu les menaces de Justa et nous ne sommes pas intervenus. Il faut réparer cette erreur.

Un murmure monte et s'amplifie :

— Oui, laissons les esprits des morts la juger. Il faut un sacrifice.

Justa est emmenée là où le clan se retrouve le soir pour parler. Elle est maintenue et ne peut bouger. Elle est tétanisée et assiste spectatrice à sa propre mise à mort. Tous les membres de la tribu se sont armés. Le fils du chef s'est improvisé juge et décide, comme il l'a déjà vu faire, de placer la coupable à genoux pour lui ôter la vie d'une flèche dans la nuque. Les autres forment une ronde autour d'eux, furieux et assoiffés de vengeance, prêts à utiliser leurs armes pour lyncher la meurtrière de leur sauveuse. Le jeune homme prépare son arc.

C'est alors que, dans un dernier instinct de survie, Justa réalise qu'elle ne sera plus là au retour des saumons. Elle veut revoir les siens. Cette perspective lui permet de retrouver toute son énergie. Elle se relève d'un bond, échappe à l'emprise qui la maintenait et, muette depuis ces longues minutes, se défend enfin :

— Ecoutez-moi ...

Elle n'a pas le temps de s'exprimer d'avantage. Une flèche l'atteint entre les deux yeux, tirée par un membre de la tribu. Elle s'écroule.

— Elle voulait échapper aux esprits, vocifère le guérisseur, elle ne respecte rien. Une femme s'approche d'elle avec un lourd bâton et par deux coups violents libère sa haine.

Le fils du chef l'interrompt :

— Arrête, ce n'est pas à nous de décider de son sort. Nous devons juste la faire passer dans le royaume des morts.

Les esprits s'apaisent. Le sang a coulé et a calmé la soif de vengeance.

Une sépulture est aussitôt ouverte. On y place les deux femmes afin qu'elles arrivent ensemble devant les esprits des morts. Fulmin, en pleurant, offre les colliers promis en remerciement de leurs soins. Le fils du chef recouvre la tombe de bois de cerf et prononce l'oraison funèbre :

— Mara, que la force des cerfs t'accompagne. Tu pars avec tous tes outils, tu pourras continuer de soigner dans ta nouvelle vie. Justa vient avec toi, elle s'expliquera avec les esprits.

La journée s'achève. Seul Fulmin continue de regretter ces deux femmes. Il n'a pas su les protéger. C'est lui qui est venu les chercher, il se sent coupable de leur fin tragique. Il aurait tellement voulu éviter ça !

Le calme est maintenant revenu au campement. Tous entourent le chef affaibli, mais bien vivant. Prac se tient agenouillé près du malade. Il prépare une potion à base de champignons polypores du bouleau. Sa mine est réjouie. Fulmin a une subite révélation en l'observant :

— Où as-tu eu ces champignons ?

— Je les ai ramassés hier, répond le guérisseur méfiant.

— Ce n'est pas possible, je les connais, on les cueille sur les bouleaux. J'ai vu Mara faire les jours où elle m'a soigné, mais il n'y a pas de bouleau sur l'île.

— Tu te méprends, tu n'y connais rien.

Fulmin s'emporte :

— J'ai appris avec ces deux femmes quand elles se sont occupées de moi. Tu as volé ces champignons à Mara avant de la tuer. Tu étais jaloux de son savoir. Tu n'étais pas capable de soigner l'un des nôtres et tu t'es vengé. C'est toi l'assassin, c'est toi qu'il fallait sacrifier.

Prac réalise très vite qu'il vient d'être découvert, il détale à la vitesse du lièvre et cherche où s'enfuir. Dans la panique, il se retrouve face à la mer. La côte voisine n'est pas si loin. Il plonge tout habillé et commence quelques gestes de nage. La tribu s'est agglutinée sur la plage. Prac ne peut revenir. Il se débat un long moment. Personne ne songe à le sauver.

— Nous n’aurons pas besoin de nouveau sacrifice, l’esprit de la mer l’a avalé lui-même, conclut Fulmin. Puissent Justa et Marta trouver la paix dans leur nouvelle vie.

Nouvelle 4

Le trèfle taché de sang

On dit qu'elles s'appelaient Awa et Maahé...

En riant, les deux jeunes femmes s'enfoncèrent dans la forêt, suivant une sente que les bêtes avaient ouverte en allant boire aux trous d'eau avoisinants. Elles portaient toutes deux un sac en peau qui balançait à leurs épaules ; tout en marchant, elles chantonnaient doucement.

Bientôt, elles se séparèrent, l'une alla à droite, l'autre à gauche. Puis, chacune de son côté se mit à chercher ce pourquoi elles étaient venues : des herbes aromatiques, des baies ou des escargots dont elles se serviraient pour améliorer le repas du soir au retour des chasseurs.

Maahé était penchée sur un buisson couvert de fruits rouges dont elle remplissait son sac, quand un bruit de brindilles cassées éveilla sa vigilance. On approchait. Les avait-elles observées durant leur cueillette? Ami, ennemi, ou bêtes?

Elle chercha des yeux sa compagne, mais Awa n'était pas visible dans les fougères denses. Sur le qui-vive, elle se redressa avec dans sa main une fine lame d'ivoire qui ne la quittait jamais. Soudain, un homme trapu lui fit face, elle le connaissait, c'était Gorak, un chasseur de son clan, solitaire et brutal. Jadis il aurait bien voulu en faire sa compagne mais sa famille avait préféré Abo. Depuis, Gorak la regardait avec jalousie et rancune. Maahé s'en méfiait. Aujourd'hui, il était devant elle, un sourire mauvais sur sa face et les

yeux injectés de sang, fou de désir violent. Elle recula et cria pour alerter Awa. Le chasseur la saisit par les épaules, la jeta à terre, lui arracha sa tunique de peau et voulut la prendre de force, alors Maahé lui porta un coup de sa lame d'ivoire. Mais, de la main, Gorak détourna le coup qui n'entama que peu son avant-bras, il lui arracha la lame et la planta près de son cou qu'il tenait serré entre ses doigts puissants.

Maahé n'eût que la ressource de son courage et, de ses mains nues, elle enfonça ses ongles dans la chair de Gorak et griffa son visage profondément. Gorak grogna sous la douleur, ce qui augmenta sa rage. Saisissant une pierre, il frappa plusieurs fois sur le crâne de Maahé. Quand la tête de Maahé ne fut plus que fracture sanglante, cela n'apaisa pas la fureur de Gorak, aussi quand il vit accourir vers lui Awa brandissant une branche au bout pointu, il esquiva le pieu et saisissant Awa, la jeta à terre près de Maahé déjà morte. Avec la même pierre rouge du sang de Maahé, il fracassa le crâne d'Awa et dans sa fureur lui planta une pointe de flèche brisée entre les yeux. Gorak se redressa regarda les deux femmes sans émoi, côte à côte couchées, se saisit de la lame d'ivoire qu'il cacha sous sa veste et l'écume aux lèvres s'apprêtait à regagner le camp, lorsqu' à l'orée il vit au loin revenir les chasseurs. Il rebroussa chemin et décida de rester caché jusqu'au soir.

Le soleil commençait à descendre à l'horizon vers la vaste étendue d'eau moutonnante, verte et grise, quand les hommes du clan, partis en expédition de chasse dans les grands bois qui s'étendaient à l'est au-delà des falaises, rentrèrent au camp, portant fièrement leurs prises : un grand cerf avec de larges ramures, ainsi que quelques oiseaux aux ailes de multiples couleurs et deux longues-oreilles aux longs poils.

Des enfants courraient à leurs côtés en riant. Les femmes les entourèrent et se mirent aussitôt à l'ouvrage pour dépecer la bête aux longues cornes. Des chiens sauvages, familiers des lieux, vinrent aussi renifler tout autour, avides et méfiants.

Quelques anciens sortirent de leur tente, ou se levèrent des pierres sur lesquelles, assis, ils taillaient avec leur silex la pointe d'un pieu ou à l'aide d'un poinçon fabriqué dans une arête de poisson, réparaient des filets de pêche en lianes fines tressées et entrecroisées très serrées.

La journée avait été chaude. On entrait dans la saison des grandes floraisons et des nuits profondes aux milliers d'étoiles brillant dans un ciel infini et mystérieux.

Au centre du camp, entre de grosses pierres, on avait préparé le feu pour le repas du soir quand les familles du clan se réuniraient pour manger puis écouter le récit des chasseurs.

Pourtant, Ourgh, celui qui disait les présages, guérissait avec les plantes, racontait les temps anciens et conseillait le clan, Ourgh le sage, semblait inquiet. Drak, le chef de la tribu venu le saluer s'en aperçut aussitôt. Quelque chose n'allait pas ...

Deux femmes, parties après les chasseurs, s'étaient éloignées de l'enceinte du camp, pénétrant assez loin dans la sombre et moite forêt. Elles n'étaient pas encore rentrées.

Ourgh avait envoyé Arb, le plus âgé des jeunes garçons restés au camp, à leur recherche.

Il attendait son retour. Un pressentiment mauvais serrait son cœur.

Soudain, Arb apparut au loin courant vers le camp en criant, les bras levés. Dévalant la pente, il surgit comme fou au milieu des siens. Que se passait-il?

Des hommes serrèrent leur pieux, d'autres prirent leurs arcs, les sens en éveil, prêts au combat.

Ourgh les calma et fit signe à tous de se taire.

Arb se tourna vers l'assemblée et tout tremblant répéta plaintivement : ouh! ouhla ! awa.. awa... maahé... maahé...ouhla ! ouh! tout en se frappant la tête avec ses poings.

Tous comprirent que quelque chose de terrible leur était arrivé.

Drak le chef le secoua : où? Montre-nous. Arb indiqua la direction de la forêt.

Une troupe de cinq hommes se mit promptement en route.

Après plusieurs longueurs de portée de flèches, Arb retrouva la piste qui l'avait conduit auprès des femmes. Elles étaient là, étendues, sanglantes, au milieu des hautes fougères entre les grands arbres et ronces mêlés, dans une odeur âcre de sang.

Les hommes s'approchèrent, faces crispées, mâchoires serrées.

Farouches et solidaires, ils savaient reconnaître quand la vie a quitté pour toujours leurs semblables.

Drak examina les corps. Les malheureuses avaient le crâne broyé, sans nul doute par des pierres ou des massues. L'une d'elles avait aussi un trou profond de pointe de flèche entre les deux yeux. Sous leurs ongles longs et acérés, des bouts de peau et du sang ; sans doute surprises, elles s'étaient défendues, leur ou leurs agresseurs devaient en porter les marques. Il vit aussi que Maahé était nue, on avait arraché sa tunique ainsi que leurs colliers de coquillages au cou et aux poignets. Aucun outil n'était sur ou auprès d'elles.

Elles n'avaient pas été attaquées par des bêtes : ours ou sangliers, le sol ne gardait la trace que des piétinements des femmes. Mais Tabbad découvrit les empreintes de deux pieds larges et puissants : l'agresseur, un homme de forte carrure.

Abo, le compagnon de Maahé, cherchait sans le trouver un objet dont elle ne se séparait jamais et qui lui avait été transmis par sa mère bien avant que le clan ne traverse vers l'ouest pour chercher de meilleurs terrains de chasse : une fine lame tranchante, avec le dessin d'un trèfle à quatre feuilles, taillée dans un éclat d'ivoire des très grands animaux des anciens temps, ceux avec une longue trompe et deux longues dents, qu'on ne voyait plus maintenant.

Pourquoi cette agression? Le clan de Drak n'avait pas d'ennemis dans les environs proches. Aucun autre clan n'avait été signalé depuis leur installation dans leur campement pour la saison chaude.

Le sang répandu rougissait la mousse, les feuilles et les herbes tranchantes comme le silex. La forêt bruissait du stridulement de myriades d'insectes cachés et des cris aigus des oiseaux au vol lourd s'élevant par dessus la cime des arbres vers les lointains. L'ombre grandissait.

On emporta les corps sur des litières de fortune, confectionnées à la hâte avec des branches et des lianes. La petite troupe pleine de rancœur et d'incompréhension reprit en silence le chemin du camp. La colère et l'envie de vengeance rongeaient douloureusement les pères et les fils.

Drak était aussi en fureur et troublé, quels nouveaux malheurs allait apporter au clan l'explication de cette tuerie?

Quand ils franchirent l'enceinte du camp, tout le clan s'assembla autour d'eux avec des mines tristes et angoissées. Qui? Pourquoi?

Ourgh s'avança vers les corps étendus et tourna autour d'eux en psalmodiant une mélodie aux sons graves et lugubres, en les enveloppant de la fumée odorante d'un pot de terre rouge avec des peintures de traits noirs où des plantes se consumaient lentement sur des braises.

Le clan assemblé reprenait la mélodie lèvres closes. Le chant murmuré et le balancement de leurs corps qui l'accompagnait emplissait l'espace que la nuit enveloppait doucement de son mystère.

Les cadavres furent hissés et posés sur des lits surélevés afin de les protéger des prédateurs de la nuit. On les mettrait en sépulture demain au lever du soleil.

Le clan veillerait longtemps sous les étoiles avec les dépouilles des femmes.

Quand le soleil s'éleva, rougissant, de la mer, apportant la lumière du jour, le clan se rassembla au pied des couches mortuaires.

Ourgh demanda à Drak de descendre les corps et de les conduire à la sépulture qu'il avait choisie : un trou profond creusé dans un endroit qui aurait dû être une pièce pour le feu servant à cuire les aliments. Il expliqua aux membres du clan la raison de son choix.

Ces deux femmes étaient habiles en cuisson et préparation de mets divers dont elles relevaient le goût avec des herbes qu'elles allaient cueillir dans la forêt, et c'est hélas, ce qui avait été cause de leur mort. Aussi, en hommage et mémoire elles entreprendraient, là, leur dernier voyage au-delà de la terre et de la lumière. Ainsi fut fait avec l'approbation de tous.

Le trou étant plus large que profond, les corps y furent déposés fléchis, dos à la paroi et jambes légèrement repliées, comme assises. Les femmes du clan avaient préparé les corps

en les lavant et les ornant de beaux colliers de coquillages roses et nacrés, avec des lanières de fibres colorées autour des chevilles et des poignets. On ferma la tombe avec des pierres plates et lourdes après avoir disposé au dessus des corps de grands bois de cerf en arceaux, comme pour former une voûte.

Quand tout fût terminé, Ourgh demanda à Drak de le suivre sous sa tente : ils avaient à parler pour découvrir les causes de ce massacre.

Ourgh s'informa de tout ce qu'avaient remarqué Drak et ceux qui l'accompagnaient lorsqu'ils avaient trouvé les femmes dans la forêt.

Ourgh réfléchissait en traçant des signes sur le sol avec une petite branche. Drak attendait qu'il parle le premier avant de donner ses propres intuitions.

Ourgh se taisait, traçant et effaçant ses dessins sur la terre sableuse. Il parla enfin.

Drak! je sais qu'un homme du clan, qui n'est pas allé à la chasse avec vous, est rentré tard, très tard, après la veillée, je l'ai vu, car je ne dormais pas encore songeant aux deux pauvres femmes, quand une ombre furtive s'est glissée dans le camp, je l'ai reconnue.

Qui? demanda Drak brusquement? Dis moi qui, Ourgh ?

C'était Gorak, répondit Ourgh, en hochant la tête avec tristesse et résignation.

Drak connaissait bien Gorak, chasseur habile et fort, mais emporté et cruel. Il avait cru devenir le chef du clan mais à la mort du vieux chef, le clan réuni avait choisi Drak ; depuis, Gorak ruminait sa déception et sa hargne.

Drak s'interrogeait ...Pour quelle raison Gorak se serait-il caché pour rejoindre le campement? Pourtant, en y réfléchissant bien, il se rappelait, effectivement, qu'il ne l'avait

pas vu aux cérémonies funèbres. C'était troublant. Ils devaient en savoir plus sur les raisons de cet étrange comportement en ces moments difficiles pour le clan.

Ourgh et Drak décidèrent de convoquer en assemblée tous les hommes. Tous devraient être présents.

Quand les hommes furent rassemblés, Ourgh les regarda attentivement les uns après les autres, s'arrêtant devant Gorak, il lui demanda pourquoi son visage portaient des marques profondes de griffes et d'où lui venait la blessure de son bras. Gorak, maussade, lui répondit qu'il avait dû se battre avec un ours.

L'as-tu tué? demanda Ourgh? Non, dit Gorak, il s'est enfui blessé par mon pieu.

Bien! bien! opina Ourgh qui ajouta en se tournant vers Drak, qu'en penses-tu?

Drak se passa la main sur le visage sans répondre, mais il regarda Gorak avec haine. Il ne croyait pas visiblement à son explication. Les autres hommes se taisaient ne sachant que penser des questions d'Ourgh. Où voulait-il en venir? Accusait-il Gorak?

Ourgh demanda encore à Gorak pourquoi il avait rejoint le camp dans la nuit en se cachant.

Gorak grogna en se dressant vivement face à Ourgh. Drak bondit aussitôt pour protéger le vieux sage. Les hommes en firent autant et entourèrent, menaçants, le terrible Gorak.

Allons! parle Gorak, ordonna Ourgh impassible, dis-nous ce qui s'est passé dans la forêt!

Gorak défia le cercle des chasseurs, son pieu acéré dans la main, il écumait de rage et d'humiliation. Il recula lentement et monta sur une grosse pierre pour les dominer tous.

Le cercle se resserra autour de lui. Drak les arrêta d'un ordre guttural et fit face à Gorak .

Une grande tension régnait qui risquait d'exploser en un assaut brutal.

Ourgh répéta: parle! parle! nous devons savoir.

Gorak sans baisser sa garde hurla alors, rendu fou par la peur et l'excitation : Maahé m'était destinée, Abo n'avait pas le droit de me la prendre! Ce qui est arrivé est la volonté des esprits. Que personne n'approche, ou gare!

Abo poussa un rugissement, Drak l'empêcha de se ruer sur Gorak, lequel se frappant la poitrine de ses poings, cria pour effrayer les chasseurs : Gorak est le plus fort de tous les chasseurs! Gorak ne vous craint pas! Il tira de sa veste de peau la lame d'ivoire ornée du trèfle de Maahé et la brandit comme un trophée, en riant méchamment. Puis il voulut bousculer les chasseurs pour s'enfuir.

Une lance siffla dans sa direction stoppant net son élan , l'atteignant en pleine poitrine, Tabbad venait de venger sa compagne Awa.

Gorak s'écroula en râlant aux pieds d'Ourgh. Après quelques violents soubresauts, la vie l'abandonna. Abo lui reprit la lame d'ivoire de Maahé.

Drak, le chef, ordonna que son corps soit abandonné en forêt afin que les bêtes les débarrassent de ce mauvais chasseur qui avait apporté le malheur au clan par son orgueil et sa brutalité.

...Bien des lunes ont passé depuis ce jour.

Mais, on racontait toujours aux veillées la terrible journée de Gorak, le féroce, et le souvenir des femmes tuées si belles, si douces et si habiles qu'elles en devenaient des légendes : les mères du clan.

Toujours, une fille de la lignée de Maahé porterait à sa ceinture la lame d'ivoire au trèfle à quatre feuilles.

Voilà toute l'histoire, dis-je, pour clore mon récit devant les quelques familles réunies de notre petit hameau en bord de mer. Là-même où le clan d'Ourgh avait jadis migré.

...

Une histoire que les hommes du futur entendraient peut-être encore, dans le fracas du vent et les assauts furieux des hautes vagues contre les rochers, les nuits d'orage et de tempête.

...

Nouvelle 5

Au pied du tertre des ancêtres

Au pied du tertre des ancêtres, la tombe bée comme une gueule vorace. La large excavation fleure bon l'haleine du monde, de la terre molle et froide, et flatte les narines de Pryjame.

Il a ordonné que la tombe soit creusée ici, dans le ventre secret des Magies, aux côtés des plus illustres, là où l'esprit de la Terre Nourricière reçoit parfois les Hommes en son sein. Il espère qu'il sera porté en ce lieu, lui-même grand chef de la tribu des Apurrrus. Si les migrations le lui permettent. C'est ici que son père a été mené pour la Grande Chasse. C'est sous ces pierres qu'il souhaiterait faire le Long Voyage.

Les corps de Cinya et Takobéï sont déposés avec précaution. La mort a commencé son travail de corruption. Elles ont le ventre rebondi comme si elles portaient la vie. Sur leurs peaux se dessinent les stigmates marbrés du froid qui coule dans leurs veines. Leurs traits portent le voile de la peur et de la douleur. Peu importe ! La Terre Nourricière reconnaîtra ses filles. Elle les a vues grandir. Elle les accueillera.

Hiltor, le vieux sage borgne du clan des Apurrrus, récite les mots qui ouvrent les portes. Il est chargé de transmettre les savoirs. Les années ont vidé ses jambes de leur vigueur, mais son œil a vu tant de choses, ses mains connaissent tant de rites et de secrets qu'il demeure le maître des cérémonies. Il saupoudre la poussière ocre sur les corps des

jeunes femmes. C'est lui aussi qui baise la pierre, appelle les Esprits, évoque la Grande Nuit et dépose les objets sacrés, parures et bois de Grand Corne, qui protégeront et guideront Cinya et Takobéï. Il jette les premières poignées de terre noire pour recouvrir la sépulture. Mais Pryjame l'arrête. D'un geste, il appelle Pê, la forte femme du camp, sa favorite, ou son ancienne favorite. Il jette dans ses yeux le mordant de son regard plein de colère.

— Jette la Terre, Pê! C'est toi qui vas recouvrir leurs corps.

La noble femme s'agenouille et pousse la matière noire de ses propres mains. Bientôt, Cinya et Takobéï ont disparu. Pê se relève, se redresse, fière encore. Le clan réuni tout entier la dévisage en silence. Elle supporte patiemment le temps du regard. Puis Pryjame lève haut le bras. Tous les souffles se taisent...



La nuit allait tout tapisser de silence lorsqu'elles apparurent au sommet d'une crête. Tous commençaient à se réunir autour du grand foyer. Les enfants s'endormaient lentement. Les membres du clan attendaient impatiemment que Hiltor prenne la parole pour invoquer les mots des Temps Ecoulés. Fihame, la fille de Pryjame et de Pê, discerna la première les deux silhouettes. Elles avaient pris des risques énormes de parcourir les Terres Etroites. Elles auraient pu finir sous les crocs des nombreux prédateurs qui rôdaient ici. Mais elles avaient eu confiance en leur magie, elles, les filles du Vent. Elles

avaient parcouru la longue route sans frémir ni se perdre. Elles avaient ramassé quelques coques dans les roches découvertes par le recul des Grands Eaux Salées.

En arrivant dans le cercle de lumière, Cinya avait pris la parole. Tout le clan des Apurrus la regardait sans feindre son appréhension. Avec sa sœur Takobéï, elles n'y étaient pas inconnues, même si la distance d'une journée de marche séparait les campements Apurrus et Sanguéï. Leur beauté et leurs envoûtements étaient admirés et craints bien au-delà des Terres Etroites.

— Nous venons en ami ! commença-t-elle. Nous cherchons un nouveau foyer. Le nôtre ne nous offre plus les avantages que notre magie mérite. Si vous voulez bien de nous, nous nous mettrons à votre service.

La rumeur avait grondé dans les rangs des femmes réunies en arrière, à la limite du cercle de lumière. Pê, assise aux côtés de Pryjame s'était même levée pour prendre la parole et sans doute agonir ces deux indésirables. Mais Pryjame avait forcé d'une main ferme sa favorite à se rasseoir, geste brusque qui avait fait taire toutes les voix avec celle de Pê. Il regarda longuement les deux jeunes femmes aux formes douces et aux chevilles fines qui se tenaient fièrement devant lui. Puis d'un mouvement de la main, il leur indiqua de venir s'asseoir à ses côtés.

—Takobéï, Cinya... Nous vous offrons notre hospitalité.



A l'écart du groupe des femmes, Cinya et Takobéï flânaient. Sous l'œil bienveillant de Pryjame, elles se prélassaient au soleil tandis que la vie du clan s'organisait. Les postes de taille étaient comblés, les hommes les plus expérimentés transmettant aux plus jeunes cet art si ardu du débitage des lames et pointes en pierre taillée. Certains arpentaient les environs du campement à la recherche de bois à ramener pour le foyer. Les femmes se répartissaient selon différents ouvrages, de la préparation des peaux à l'éducation des plus petits, la réfection des abris ou le simple entretien du site.

C'était dans ce groupe de femmes laborieuses que se trouvait Pê. La favorite ne pouvait plus compter sur son statut pour s'affranchir de certaines tâches ingrates. Le valeureux Pryjame ne témoignait plus pour elle les mêmes attentions. Elle ne recevait plus ses bonnes grâces comme aux temps où il buvait ses paroles et se prélassait dans ses yeux orageux. A présent, c'était dans les yeux des belles transfuges du camp des Sanguéï que Pryjame se perdait, et certaines indiscretions laissaient entendre qu'une tendresse nouvelle les liait dans l'intimité.



C'était Hyloth qui avait la première repéré les traces d'un passage suspect. Elle s'était précipitée pour faire part de sa découverte à Pê. Les deux femmes avaient échangé un rapide regard avant de prendre la décision de se rendre seules sur les lieux où les marques avaient été découvertes, au bord de la rivière.

En se déplaçant plus silencieusement que des ombres dans les broussailles qui longeaient le cours de l'eau, Pê avait pu surprendre les hommes venus rôder autour de leur campement. Des hommes du clan des Sangueï, venus s'assurer pour Nellock, leur chef, de la destination des deux fugueuses. On ne pouvait perdre deux femmes aux pouvoirs de guérisseuses comme Takobéï et Cinya sans que des recherches ne soient engagées. Ces deux chasseurs avaient traversé les landes pour venir espionner le campement des Apurru : Panock et Vikass. Et à l'ombre des arbres, aux bords de l'onde fraîche, les trois individus conversaient maintenant en secret de la terrible trahison des deux femmes. La colère crépitait dans la voix de Pê, et les deux hommes du clan rival l'écoutaient avec grande attention, fort satisfaits de ce qu'ils auraient à répéter à leur chef.



Un grand brasier brûlait jusqu'à lécher les étoiles. Le feu dessinait des ombres sévères sur les visages tendus comme des arcs. Les lèvres demeuraient pincées. Les fronts se plissaient de rides soucieuses. Seules Cinya et Takobéï s'activaient autour du grand foyer. Tous les autres membres les observaient, qui assis, qui accroupis, qui couchés, un mélange de crainte et de vénération dans les yeux. Les deux femmes sautillaient, ondulaient, se lovaient aux confins de la folie en une danse effrénée. Leurs corps presque nus dessinaient des courbes soyeuses que Pryjame lisait avec délectation. Du pied, elles

frappaient rageusement la poussière. Des cris gutturaux emplissaient toute la nuit. Les deux guérisseuses invoquaient les esprits du Monde Sacré.

Au premier rang, allongée sur une peau de bête aux abords directs du feu, Illoa, la jeune fille de Pê, luttait contre un mal féroce. Une fièvre malsaine brûlait en elle et la laissait exsangue. Des jets de salive moussue jaillissaient de ses lèvres retroussées par la douleur. Une odeur aigre s'échappait d'une plaie à la cheville contractée quelques semaines plus tôt en se blessant dans les rochers tandis qu'elle y ramassait des coquillages. Une plaie aux berges noires comme le long voyage pour lequel elle risquait de prendre un départ sans retour.



La torche jetait des ombres mouvantes sur les parois de la grotte. Pryjame et ses deux nouvelles favorites s'étaient engagés profondément dans les entrailles de la terre pour retrouver les anciennes fresques. Des grands herbivores disparus depuis longtemps, depuis que les hivers s'étaient faits plus cléments, peuplaient l'obscurité. Des silhouettes d'hommes traquaient ces rois des prairies. Cercles, rayons, mains dessinaient une histoire que Pryjame ne connaissait pas. Voilà pourquoi il était descendu dans l'ancre des traditions Apurru accompagné de Cinya et Takobéi. Elles savaient lire les mystères figés sur les parois. Elles savaient tracer les lignes qui font sens.

Takobéï mouilla de sa salive le pigment contenu dans une feuille. Du bout de l'index, elle dessina une silhouette élancée au-dessus des cerfs et des aurochs. Puis une seconde, au côté de la première. Pryjame observait, les yeux pleins d'espoir. Deux femmes flottaient maintenant dans le ciel tendu d'étoiles au-dessus des têtes des grands herbivores.

– Nous veillerons sur toi pour que la chasse soit bonne, lui dit l'ensorceleuse. La Grotte Sacrée aime Takobéï et Cinya. Sois serein. Tu trouveras le succès à la pointe de tes flèches.



Les hommes fourbissaient leurs armes à la clarté du grand foyer. Les plus belles pointes, les pieux les plus lourds. Demain, aux premières lueurs, ils prendraient tous le chemin des terres brunes pour retrouver le gibier. Les femmes, les vieux et les enfants resteraient au camp et subsisteraient grâce aux cueillettes et aux produits de la mer.

Cinya et Takobéï étaient anxieuses. Pryjame allait partir et la mort d'Illoa les avait fragilisées. Elles savaient que dans le secret, nombre fondaient des espoirs de les voir disparaître. Pê observait, silencieuse, à l'écart. Hiltor chantait et tapait sur les troncs creux pour préparer les Esprits aux départs des hommes.



L'orage grondait. Seulement deux jours que les hommes étaient partis. Des cataractes d'une eau froide s'abattaient sur la région. Le clan Apurrus s'était réfugié au pied des hautes falaises. Seules deux ombres se terraient dans le bois : Cinya et Takobéï. Elles se blottissaient frileusement dans la moindre excavation, cherchant à s'abriter de la pluie et des regards hostiles qui les recherchaient.

Au milieu du vacarme de l'orage, elles percevaient le frémissement d'une présence. Elles ne respiraient presque plus. Les yeux scrutant le moindre fourré, elles attendaient.

Deux hommes passaient à leur hauteur sans les voir. Elles les connaissaient...Des hommes du clan des Sanguéï... Ils étaient venus pratiquer une chasse en des lieux où la chair humaine abondait, aux environs du campement des Apurrus.

Une chasse bien singulière.



Les souffles se saccadaient. Les poumons brûlaient, un goût de sang dans la bouche. Les pieds frappaient le sol dans une course folle. Takobéï et Cinya se savaient

dans la force de l'âge, mais elles perdaient lentement du terrain. Les branches griffaient leur peau si blanche.

Elles fuyaient depuis de longues minutes. Elles avaient été débusquées au lever du jour, tandis qu'elles grelottaient. Vikass le premier avait entendu le froissement des feuilles qui les recouvraient. Elles n'avaient eu que le temps de s'arracher à leur torpeur pour fuir. Les flèches sifflaient à leurs oreilles. Elles percevaient à présent la respiration des deux hommes, presque sur leurs talons. Et si elles ne pouvaient les distancer, elles mourraient ici, dans cette forêt. Elles le savaient.

Ils le savaient.

Au moment où Cinya se retourna pour observer ses poursuivants, une flèche fendit l'air et vint la frapper en plein visage, heurtant l'os entre ses yeux. Sous l'impact de la pointe de pierre finement ciselée, son nez éclata et du sang coula abondamment. Elle chût lourdement et roula sur elle-même, emportée dans son élan. Un cri retentit, puis le silence...

Takobéï sentit à ses côtés la chute du corps de sa sœur. Une fraction de seconde, elle se détourna et ralentit son allure, dans l'espoir de peut-être la rattraper. Cinya avait déjà heurté le sol. Elle tournoyait sur elle-même dans une forme désarticulée. Une fraction de seconde de trop : Panock, déjà arrivé à sa hauteur, lui assenait à la tête un violent coup de son brise-crâne. À son tour, elle s'effondra dans l'humus. Elle eut le temps d'entendre des rires. Puis elle perdit connaissance...



Les femmes des Apurrus étaient réunies à l'écart du campement. Les deux guérisseuses leur furent livrées ligotées à un long brancard, telles des proies. Pê les regarda durement. Elles étaient couvertes de sang séché. Le souffle leur manquait. Pê se délecta de ces instants. Elle se rapprocha. Ses yeux croisèrent ceux des deux captives. Elles n'eurent pas la force de se plaindre.

Pê ramassa une lourde pierre et la soupesa. Puis elle la jeta de toutes ses forces en direction du brancard. Cinya la reçut en plein visage. Le sang coula encore, rouge, brillant. Une autre pierre, puis une autre les atteignirent. C'était toutes les femmes qui, à l'instar de leur ancienne meneuse, écrasaient les deux corps meurtris sous un déluge de pierres.

La vie s'échappait de leurs plaies.

Elles n'étaient plus que chairs meurtries.

On les abandonna à l'orée du bois.

Panock et Vikass repartirent, le sentiment d'une vengeance accomplie.



Le soir même, les hommes rentrèrent. Une campagne de chasse de quatre jours à peine, tandis qu'habituellement ils ne partaient jamais moins de deux semaines. Tout le clan fut tellement surpris de les retrouver si tôt. Pê, surtout...

Comme jamais auparavant, la chance leur avait souri. Le gibier était venu se jeter sous leurs flèches. Lièvres, cerfs, sangliers, renards... Une moisson exceptionnelle. Pryjame avait tout de suite fait le rapprochement entre la magie des deux sœurs et cette chasse miraculeuse : la peinture dans la caverne des esprits. Il se félicitait de la présence des deux jeunes femmes dans son clan.

En sortant du bois, il tomba littéralement sur les dépouilles de Cinya et de Takobéï oubliées à l'écart du campement. Il n'avait fallu qu'un instant pour qu'il saisisse la réalité de ce qui s'était passé en son absence. Il avait sous-estimé les mises en garde qu'il avait cru déceler dans le comportement de Pê...



Au pied du grand tumulus des ancêtres, Pryjame en arme et recouvert de peintures de guerre observe d'un œil mauvais son ancienne favorite, Pê, recouvrir les corps de Cinya et Takobéï. Il a insisté pour que les honneurs leur soient rendus. On a offert à leur sépulture les plus beaux trophées de la chasse dont il rentrait à peine : les bois des cervidés.

Pê avait vite avoué que c'était elle qui avait fomenté cette vengeance. Elle avait profité de la venue des deux chasseurs pour obtenir le soutien qui lui manquait.

La forte femme avait payé chèrement sa trahison. Les coups et meurtrissures sur son corps et son visage en témoignaient.

Bientôt, Pryjame se mettra en marche vers le campement des Sanguéi. Il y portera le goût du sang et de la peur. Demain, un soleil rouge se lèvera sur la presque île de Théviéc. Et nombre de femmes seront veuves.

Nouvelle 6

Guerre de territoire

Je cours depuis trop longtemps !... Mes mollets sont douloureux, mes poumons sont en feu, mon cœur cogne dans ma poitrine comme un tambour rituel.

Je sens le souffle d'Aga dans mon dos. À chaque expiration, elle émet un petit râle comme si elle était sur le point de s'écrouler. Mais il ne faut pas qu'elle s'écroule ! Les chasseurs de Ceux-d'à-côté sont sur nos talons, leurs clameurs guerrières sont comme des fouets qui nous poussent à courir encore. Courir encore !...

Quand nous nous sommes égarées, Aga et moi, nous ne nous sommes pas rendu compte que nous rentrions sur le territoire de Ceux-d'à-côté. Pourtant nous aurions dû savoir. Il y avait déjà eu maintes escarmouches à propos des territoires de chasse. Ceux-d'à-côté avaient déposé plusieurs fois des carcasses d'animaux morts et décomposés sur la plage en face de notre presqu'île, ce qui est un signe fort de mécontentement.

Mais voilà... nous nous sommes éloignées avec nos paniers à la recherche de baies, et nous nous sommes trouvées nez à nez avec un groupe de Ceux-d'à-côté. Maintenant nous savons que notre vie est en jeu, et nous fuyons à perdre haleine !

Cette lutte contre Ceux-d'à-côté remonte à la nuit des temps. Déjà mon père se battait contre eux, et le père de mon père. Il faut dire que notre survie dépend en grande partie de la chasse. La pêche et la cueillette ne suffisent pas à nourrir toute la tribu. Un homme a besoin de viande grasse pour garder la résistance physique qui permet de courir après les

daims et les lièvres. Une femme aussi a besoin de viande pour arriver au terme de sa grossesse sans mettre sa vie en danger. La tribu toute entière a besoin des peaux pour faire des vêtements ou des tentes qui nous protègent du froid, de graisse pour faire des lampes, d'os pour faire des outils. Un territoire donné n'abrite qu'une certaine quantité de gibier. Avoir à partager ce gibier peut constituer une condamnation à mort. Mais la faim peut amener la tribu voisine à sortir de son territoire de chasse et empiéter sur le nôtre, ou inversement, il faut bien le reconnaître. Chaque tribu défend donc son territoire les armes à la main.

Je cours comme un animal traqué. Je ne sens pas les épines déchirer mes jambes. Je ne sens pas les cailloux entamer la corne sous mes pieds. Tous mes sens sont en alerte maximum. Courir dans un sous-bois est dangereux : on est à la merci d'une branche cachée sous les feuilles qui nous ferait trébucher. C'est pourquoi j'oblique vers la lande. Si nous arrivons à traverser sans trop ralentir les dunes de sable, nous pourrons ensuite longer la côte en courant plus facilement sur le sable mouillé de l'estran. Je cours de toutes mes forces, utilisant mes bras pour maintenir mon équilibre et me donner de l'élan. Nos paniers, qui nous alourdissaient, ont été depuis longtemps jetés dans le sous-bois. Je cours...

Mais Aga est plus vieille que moi, fatiguée par plusieurs maternités, affaiblie par cet hiver qui a été rude et durant lequel nous n'avons pas eu à manger tous les jours. Quand la mer était trop mauvaise pour que nous risquions notre vie à décrocher quelques coquillages des rochers, quand une épaisse couche de neige entravait nos déplacements et que les

hommes ne pouvaient pas chasser, quand nous n'avions plus de racines à ronger, nous sucions des petits galets ronds et salés pour tromper notre faim.

Aga a eu cinq bébés, mais seulement deux ont dépassé l'âge où on se met debout. La vie d'un enfant est si fragile, plus fragile qu'une coquille d'escargot sous les sabots d'une horde de sangliers. Il suffit d'un hiver un peu froid, d'un printemps un peu humide, d'une diarrhée qui dure, d'une plaie qui s'infecte, et le petit d'homme s'éteint comme une lampe à graisse dans un souffle de vent.

Moi je n'ai eu qu'un enfant ; la lune m'a offert un beau garçon. Il est solide et beau comme un soleil. Il manie déjà le javelot comme un chasseur, bien qu'il n'ait vécu que huit printemps. Mais lorsqu'il se love contre moi pendant la nuit, il redevient un bébé que je berce et dont je respire l'odeur comme pour m'en imprégner.

Le père de mon garçon est mort avant même d'avoir pu voir son fils. Il est parti un jour à la chasse avec un autre, ils ne sont jamais revenus. Ont-ils été tués par des bêtes féroces ou Ceux-d'à-côté ? Ont-ils été emportés par un courant marin ou se sont-ils brisé les os en tombant d'une falaise ? Nous ne le saurons jamais. Leurs squelettes doivent être en train de blanchir quelque part dans une lande ou sur une plage. Et leurs esprits ont rejoint les nombreux esprits des valeureux chasseurs qui sont morts en essayant de sauver leurs congénères de la famine.

Il n'y avait plus d'hommes libres à ce moment là dans la tribu, et j'étais trop fière pour partager un homme avec une autre femme. Si j'ai parfois laissé l'un ou l'autre des hommes m'approcher d'un peu près, les soirs de printemps où la solitude était un peu lourde à porter, la lune n'a pas voulu que je donne un frère à mon fils.

Si je meurs, mon enfant se retrouvera seul ! Cette pensée me provoque un hoquet d'angoisse qui m'empêche de respirer pendant quelques foulées. Puis je me rassure en pensant qu'une des femmes du groupe intégrera mon fils dans sa nichée. La vie humaine est trop précieuse pour laisser un enfant sans soins. L'instinct de survie pousse le groupe à choyer et protéger chacun de ses membres dans un cocon de solidarité et d'entraide.

Plus que quelques instants de course et nous serons sur la plage, nous pourrons sauter dans notre pirogue et nous serons hors de portée de nos poursuivants car la marée monte.

Cette presque île est notre meilleure arme de guerre. Nous y sommes hors de portée des animaux féroces ou des lances de Ceux-d'à-côté pendant plus de la moitié du temps, quand la marée est assez haute pour recouvrir la langue de terre qui nous relie au continent. Et lorsque la marée est basse, un ou deux guetteurs bien placés suffisent à prévenir les intrusions. Plus que quelques foulées ! J'espère que mes muscles tétanisés tiendront encore un peu.

Quand j'entends un râle plus fort que les autres et un bruit de chute dans les ajoncs derrière moi, je comprends que ma fin est arrivée. Je m'arrête de courir, je me retourne, je m'agenouille près d'Aga qui gît recroquevillée sur l'herbe rase de la dune et je prends sa tête sur mes genoux. Sa face est livide, ses narines pincées, son souffle rapide. Elle me lance un regard où je peux lire de la peur et de la culpabilité et elle ferme les yeux dans une attitude de résignation. J'entends des bruits dans les fourrés et un homme de Ceux-d'à-côté apparaît, immense, vindicatif, essoufflé aussi. La dernière chose que je vois avant de fermer les yeux est son arc bandé et dirigé vers moi.

.oOo.

Ce matin nous avons trouvé les cadavres d'Aga et Iwo sur la plage en face de notre presqu'île. C'est Tani et Gun qui les ont trouvées en partant à la chasse. Ils les ont ramenées sur leurs pirogues et toute la tribu s'est rassemblée en silence pour les voir porter les corps jusqu'au foyer central, celui qui nous sert à faire cuire la nourriture. Aujourd'hui personne n'est parti chasser.

Bur, le compagnon d'Aga, a passé la journée prostré, à frapper un tronc creux sur un rythme lancinant. Il balance tout son torse, les yeux fermés, et émet un son sur plusieurs tons, les lèvres fermées ; un son qui ressemble à un bébé appelant sa mère mais en plus grave. Le fils d'Iwo pleure à petits cris, la tête sur les genoux du grand-père Muni. Le grand-père passe ses mains calleuses sur les cheveux de l'enfant et psalmodie une mélodie pour calmer son chagrin immense. Les deux voix de Bur et Muni et les sanglots du petit s'entremêlent et emplissent tout l'espace du campement, envahissent nos esprits et enlèvent toute couleur à la mer.

J'ai occupé mes mains avec quelques autres à racler des peaux, fumer de la viande ou tailler des branches de bois vert et durcir les pointes au feu. Mais ce travail manuel ne suffisait pas à distraire notre esprit du sentiment de peine et de peur qui nous habitait tous, qui nous faisait mesurer notre fragilité, notre petitesse face aux forces de la nature. Il fallait admettre et digérer le fait que ces compagnes, que nous avions vues il y a seulement quelques heures, une avec un enfant accroché à son sein et un sourire vague illuminant son visage, l'autre taillant des pointes de silex, que ces femmes étaient réduites à cet amas de chair et d'os. Il nous fallait admettre que pour elles il n'y aurait pas d'après. Il nous fallait admettre l'inadmissible.

Des femmes ont lavé les corps sanglants et boueux d'Aga et Iwo. Elles les ont parées de collier de coquillages, autour du cou et aux poignets. Elles les ont coiffées et maquillées. Pendant ce temps, les hommes creusaient une fosse. Ils ont tapissé la sépulture de coquillages, puis ils ont installé les corps au fond, sur un lit d'herbes sèches, les genoux pliés sous le menton. Ils les ont recouverts de bois de cerfs, ces bois que l'on garde précieusement pour y tailler des aiguilles, des racloirs, des ornements. Ces bois protégeront les corps et leur serviront d'abri au creux de la terre ; ils constitueront le toit de leur hutte dernière. L'esprit des cerfs, bêtes fortes, agiles et libres, protégeront Aga et Iwo des esprits mauvais.

Toute la tribu est restée jusque tard dans la nuit autour de la fosse à chanter, danser et manger. Nous voulions accompagner nos congénères le plus loin possible dans leur voyage vers les ténèbres. Les chants nous isolaient de l'immensité du ciel noir, nous regroupaient dans un espace protecteur délimité par la lumière des flammes qui faisait surgir de la nuit nos faces orangées. Le feu jetait vers les étoiles immuables des étincelles éphémères. Nous avions les joues rôties et le dos glacé par l'air de la mer.

Maintenant la nuit est noire, les psalmodies se sont tues, et nous nous sommes couchés sous les tentes. Mais je ne peux pas dormir, malgré la chaleur rassurante des corps serrés contre moi. Demain les hommes partiront pour une expédition punitive. Mon homme partira avec eux. J'ai peur. J'ai peur que ce petit que je sens bouger dans mon ventre se retrouve sans père.

Nouvelle 7

Fumées

Les frères les avaient trouvées dans la position où la mort les avaient saisies, leurs armes, brisées, à côté d'elles ; l'aînée avait été blessée, de loin, une flèche de silex en plein visage ; Eux-de-l'intérieur s'étaient acharnés, la rouant de coups jusqu'à son dernier souffle. C'est avec de gros galets qu'ils avaient massacré la plus jeune, après avoir réussi à lui faire lâcher son épieu et sa hache. Elles n'étaient pas parties seules vers l'après: les frères avaient trouvé trois corps Absents Partis en venant à leur rescousse.

Eux-de-l'intérieur s'étaient infiltrés une fois de plus sous les arbres touffus de la langue de terre qui menait au Tertre presque perdu en mer, et les frères s'étaient bien trop tard mis à leur poursuite ; soufflant à pleins poumons dans leurs cornes, ils avaient tenté de prévenir celles qui veillent et Appellent. A leur arrivée, deux d'entre elles avaient succombé, quelques autres étaient blessées, mais le Tertre était resté leur. Ils étaient soulagés, le groupe reverrait, grâce à elles, la venue de leurs Parents de la mer, si grands, si majestueux, dont Eux veulent s'attribuer la protection en tentant de conquérir sa terre.

Depuis bien des frères et des mères, ils étaient le prestigieux groupe du Tertre, c'était grâce à leur présence que les saisons changeaient, que les vents tournaient et que leurs Parents de la mer revenaient ; là seulement naissaient celles qui pourraient les Appeler, parmi celles qui savaient les Appeler.

Avec des gestes d'une douceur inouïe et une attention profonde, les plus robustes avaient pris les Absentes Parties dans leurs bras et étaient descendus à la mare naturelle laissée par la mer descendante ; ils avaient soigneusement lavé les corps abimés après les avoir dépouillés de leurs vêtements, les avaient gardés toute la nuit sous la lune, pour les remonter au petit matin jusqu'au monument de coquillages regardant le couchant, où reposaient les frères et les mères Absents Partis; les victorieuses, blessées ou non, y attendaient leurs compagnes.

De là on sentait la fumée âcre des corps de Eux, entassés au milieu d'un tas de bois mort qu'on avait allumé au petit matin.

Parmi les frères les plus âgés, il y a ceux qui savent préparer les corps des Absents Partis ; ce sont eux qui récoltent à la saison les fleurs de rocher et les réduisent en poudre : à certaines époques, les rochers fleurissent davantage et se parent de formes jaune vif ou orange foncé, collées à la pierre, progressant régulièrement en arrondi, en cornes de bélier recourbées, en tentatives de spirales. Les frères grattent légèrement la surface de pierre, récoltent la poudre de fleurs, la font sécher et la gardent précieusement.

Certains sont allés chercher de la résine pleurée par les conifères de la presque île et ont reproduit sur les deux Absentes Parties, avec cette colle, les motifs des lichens, spirales, courbes et cornes ; les autres ont soufflé dessus les poudres jaune et orange, les motifs

sont apparus, superbement fixés; ils ont transporté doucement les corps en plein soleil, sertis dans la parure légèrement dorée, vers le haut du monument.

On avait creusé un grand trou parmi les coquilles du sanctuaire, élevé au fil du temps, qui touchait la falaise. La plus vieille des mères avait déjà, en haut du lit de branches fraîchement taillées couvert de goémon sec puis de fourrures, déposé tous ses bracelets de coquillages liés ensemble par une solide tresse d'herbe haute ; elle invita les frères qui portaient les corps à faire de même ; les deux sœurs, maintenant assises l'une près de l'autre, semblaient dormir.

Un mugissement de corne répété trois fois prévint le groupe que la cérémonie pouvait commencer, plus tôt que bien des fois : les jeunes frères et sœurs, partis immédiatement après la victoire contre Eux, avaient bien mené la traque et ramenaient les ramures de deux cerfs élaphe ; les corps des animaux avaient été laissés sur place, pour que toute la nature puisse se joindre à la cérémonie, du plus petit des insectes aux charognards de haut vol. C'étaient deux parures particulièrement grandes, destinées à servir de dais à la tombe des sœurs ; on les disposa au-dessus des deux Absentes Parties assises le plus près possible l'une de l'autre, pour qu'elles puissent s'entraider dans leur chemin, d'oiseau ou de poisson, de nuage ou de roc, pour revenir, quand leur temps serait écoulé, comme Parent de la mer.

On montra aux deux Absentes Parties les fumées sombres qui s'élevaient du bûcher de Eux, pour qu'elles sachent qu'on avait bien accompli ce qui devait être fait, et on s'installa.

La plus vieille des mères se parlait à elle-même, pour bien se rappeler, dans le silence à peine troublé par le cri des oiseaux, le roulement des galets de la marée montante et les reniflements difficilement contenus des petits.

Sa compagne sortit de la poche de tissus végétaux qu'elle portait à la taille l'Objet et son Fil ; le fil était fait de cheveux longs et gris très solide, toutes les vieilles mères contribuaient à la fabrication de fils semblables, destinés aux cérémonies les plus importantes ; l'Objet, né à grande peine du creusement d'une clavicule de gros chien de mer, avait une forme ovale allongée et était percé d'un petit orifice, dans lequel elle passa le Fil puis le noua; le geste qu'elle fit pour commencer à faire tourner l'ensemble ainsi créé devant elle puis au-dessus de sa tête pétrifia l'assistance. Têtu d'abord, puis de plus en plus rauque et puissant, le sifflement se transforma en vrombissement puis en grondement, les voix des vents du levant et du couchant, des galets sous les vagues, des grands arbres dans la tempête s'élevèrent, tandis que la joueuse commença en même temps à tourner sur elle-même, tout en rythmant son tourbillonnement d'une voix profonde venant d'on ne sait où ; après un très long temps le ronflement de la rhombe et la voix s'apaisèrent ensemble, l'assistance se détendit, c'était le moment pour la vieille mère de commencer à parler.

Elle dit les vies des Absentes Parties, comment elles s'étaient choisies, minuscules bouts de filles incapables d'être plus loin l'une de l'autre que d'une longueur de main dès qu'on les avait laissé aller seules à l'eau avec leur groupe d'âge ; comment les animaux de la mer les avaient choisies, quand elles couraient sur les galets au ras de la vague, les chiens

de mer à la fourrure si douce les suivant, jouant dans l'écume et laissant ces deux là seulement caresser leurs petits ; comment les vieilles mères d'avant les avaient choisies pour leurs facultés à apprendre rapidement les chants qui Appelaient et faisaient venir les Parents de la mer, et pour leur force souple qui en faisaient de redoutables forteresses vivantes pour le Tertre ; comment juste avant leur Départ, elles avaient choisi, pour les suivre au Tertre, parmi les petites qui allaient seules à l'eau, celles qui jouaient avec les chiens de mer.

Ces deux là, assises par terre, grattaient une grosse coquille ; dans les multiples traits et courbes qu'elles avaient créés, la vieille mère reconnut le grand souffle des Parents et mêlés à lui, les cheveux des deux Absentes Parties ; elle remercia les petites puis élevant la coquille au-dessus de sa tête, montra le signe que les Absentes Parties n'auraient sans doute pas beaucoup de chemin à faire ; avec sa hache, elle brisa soigneusement le coquillage sur un rocher plat, le réduisit en parties très minces et le répandit sur les deux corps inertes. Un mugissement sourd sortit des poitrines de l'assemblée.

Le grand récit continua. La vieille mère remonta le temps, nomma les Absents Partis et les Absentes Parties les uns après les autres, depuis celles assises là, jusqu'à la nuit de la mémoire. Elle reedit la gloire du Tertre ; tous attendaient en frémissant le moment où elle raconterait l'alliance avec les Parents de la mer.

« Parmi les plus anciens des mères et des frères d'il y a longtemps, il s'en était trouvé qui avaient désiré gagner la grande île au large ; pour cela ils avaient soigneusement observé le jeu des marées, des courants et des vents, la dérive des bois flottants et des algues, puis avaient mis à l'eau un tronc creusé ; ils avaient fait des essais puis, avec des

rames de branches, ils étaient partis, mais l'esquif s'était retourné dans le difficile passage. Tous savaient nager, les chiens de terre et les chiens de mer le leur avaient appris depuis longtemps ; mais l'eau était très froide. Du Tertre on suivait avec angoisse leurs mouvements, et l'on voyait qu'ils s'épuisaient ; le deuxième bateau n'était pas prêt, et la vieille mère présente refusait qu'on le prenne, la perte actuelle serait déjà terrible. C'est au moment où le premier frère a coulé dans un horrible gargouillement qu'ils sont arrivés, gracieux et joueurs, bleus et blancs, magnifiques, les plus petits des Parents, toute une troupe ; le plus rapide s'est glissé sous celui qui était en train de se noyer, les autres comme en jouant sont venus se coller au tronc retourné auquel on s'accrochait avec des forces déclinantes... »

Tout le groupe l'écoutait avec une attention palpable, on pensait même percevoir l'attention des deux Absentes Parties.

« Les Petits Parents ont poussé le tronc et ses branches humaines si fatiguées jusqu'au rivage ; tout le groupe s'est alors précipité dans la mer glacée pour aider les aventureux qui riaient comme des fous au milieu des cliquetis et des claquements et des cris joyeux des Petits Parents dont ils venaient de faire la connaissance. Malgré le froid et le vent, tout le monde est resté dans l'eau jusqu'à la nuit, jeunes et vieux, aucun n'acceptant de renoncer à ce contact si surprenant de ces peaux si froides et si sensibles, de ces légers coups de tête réclamant des caresses, de ces petits cris qui disaient l'amitié et la fraternité. Les Petits Parents étaient là encore le lendemain, et ils sont restés depuis, ne s'absentant que rarement, revenant avec des enfants ou pour annoncer leurs propres deuils.

Le groupe a appris à chanter pour eux et à les faire venir. Il a appris aussi à fabriquer les bateaux de peau si maniables qu'il est le seul à savoir manœuvrer pour les approcher. Il a appris aussi à en dessiner la silhouette et à la graver dans les amas de rochers à marée basse... on ne sait pourquoi, la mer les recouvre de plus en plus souvent et longtemps, elle en est peut-être satisfaite.

Mais seules les Appelantes savent faire venir les Grands Parents ; il en a fallu du temps pour observer, se rappeler, mémoriser les signes du temps, de la mer, les leçons des Petits Parents et des générations précédentes. Et un jour, une jeune sœur a su chanter et Appeler, de cette voix du ventre et du nez apprise des Petits Parents, et là Ils sont arrivés, à sa demande. »

C'est à ce moment que le récit fut interrompu, les enfants de garde en haut des arbres se mirent à chanter les Grands Parents, très fort. Ceux-ci arrivaient en un énorme troupeau, un mâle gigantesque devant, soufflant à plein évent un jet magnifique. C'était un signal réconfortant, toute la Parenté venait, sans même avoir été Appelée, pour chanter la gloire des Absentes Parties. On entendait gronder de dessous l'eau toute la gamme des émotions, colère, tristesse, joie et enthousiasme du renouveau. Puis la danse commença, les plongeurs et les sauts aux éclaboussures éclatantes, les claquements des bras immenses, les souffles rassurants des petits et de leurs mères, et la basse voix des mâles. Sans une cicatrice dans l'eau calmée, sans une vague, ils disparurent d'un coup.

Le groupe du Tertre dansa sa joie dans le soleil.

Eux-de-l'intérieur reviendraient, tenteraient à nouveau de lui dérober le mystère de sa vie et le lieu où il se perpétuait ; des Appelantes mourraient encore si des frères et sœurs manquaient de vigilance, de vitesse ou de chance comme cette fois.

Mais le groupe du Tertre était prêt. Les Parents aussi.

Les fumées du bûcher prévenaient qui voulait comprendre que les Appelantes et leurs frères étaient là pour l'éternité.

Ils recouvrirent soigneusement les deux corps et les bois des cerfs du savant équilibre d'une multitude de coquillages de toutes les couleurs et de toutes les tailles et de toutes les formes, choisis par chacun du groupe, chacun pour ses propres raisons.

Nouvelle 8

Un crime

Une main potelée plongea dans la cuvette d'eau glacée pour en extirper des coquillages sablonneux. L'enfant fourra sa trouvaille dans sa musette de cuir et frotta ses doigts rougis contre sa tunique de peau. Puis, il rejoignit le groupe, tout en piétinant les vermicelles de sable tracées par des lombrics aquatiques.

Les autres petits taquinaient un crabe paré d'une guirlande de varech. Une adolescente malaxait un œuf de raie luisant et gluant et caressait les fourches anthracite de l'étui, tout en gardant un œil sur l'horizon.

La marée descendait lentement vers la presqu'île. Il était temps de regagner le village avant que l'océan ne les rattrape. Les jeunes rassemblèrent la marmaille, immobilisèrent le groupe et dénombrèrent les petits avec leurs doigts. Puis ils les exhortèrent à courir jusqu'aux dunes, récupérèrent les palourdes égrenées dans le mouvement, et, haletant, rejoignirent les enfants hilares.

Derrière les monticules de sable, émergeaient les chevelures huileuses des adultes et tout un ballet de gesticulations. Tandis qu'un trio d'hommes échangeait quelques grivoiseries, que quelques jeunes femmes s'entretenaient sur les ragots du moment, le reste du clan

polissait, cueillait, raclait, remuait, ramassait, allaitait, frottait, soupirait, trouait, creusait et mastiquait.

Dans une outre de peau, suspendue au-dessus d'un disque de braise, baignait un bouquet d'herbes aromatiques. Sur un grand galet grisâtre grésillait un filament de graisse isabelle entre deux filets de viande légèrement faisandée. Près du foyer ondulaient des filets de mulets, suspendus à des branches souples, comme un prélude de Montfaucon. A côté du fumoir, on éviscérât les poissons étêtés à la livrée argentée.

Le village se composait d'une douzaine de huttes circulaires, recouvertes de peau de cerf. Au centre de l'agglomération se dressait une construction plus vaste. Si elle abritait le couple de caciques et leurs descendants, elle accueillait souvent le conteur, son auditoire enfantin, ainsi que les palabres d'adultes.

- Tiens, voilà l'Etranger !

S'appuyant sur un bâton sculpté d'une tête de loup, un homme traînait ses guêtres de cuir d'un pas las. A la vue des habitants, il esquissa un sourire bonhomme, dissimulé sous la broussaille de ses poils noirs. A ses côtés trottait une bête au pelage fauve et à la langue pendante. A sa vue, les villageois, perplexes, échangèrent des regards interloqués.

- Salut l'Etranger ! Qu'est-ce donc que cet animal ? Il n'est pas dangereux au moins.

– Ne soyez pas effrayés, c'est mon compagnon de voyage. Il me suit, m'obéit et me protège. Approchez, vous pouvez le caresser sans crainte ! J'ai d'ailleurs tellement de choses à vous montrer et vous raconter. Mais d'abord je dois me laver.

On apporta deux Calebasses, une vide et une autre remplie de cendres. Tandis qu'au-dessus des braises, l'eau du ruisseau chauffait dans une boudruche de cuir, les enfants taquinaient le chien du colporteur. Le canidé, ravi, jappait et tournoyait parmi les petits, où il incarnait un monstre affamé. Dans ce mélange de crainte, de rire et d'excitation, propre aux jeux enfantins, le quadrupède tenait son rôle de croque-mitaine en happant des menottes imaginaires et en claquant ses crocs sur des mollets fantômes.

Le voyageur se déchaussa, se dénuda et, les membres frissonnants, déversa un filet d'eau tiède sur son corps velu. Avec une poignée de cendre humide, il se frictionna le torse et gratta l'emplâtre de suie, sueur et peau morte.

Le chef du village entreprit de lui froter le dos et ils entamèrent une conversation. Le marchand évoqua les troupeaux de chèvres et de moutons, qui prospéraient dans les plaines du levant. Il lui expliqua comment l'on soigne et récolte certaines plantes et les travaux constants que réclame la terre. Il lui parla des galettes que l'on déguste en les tapissant de lamelles d'agneau grillé. Enfin, on évoqua le cas de la tribu voisine surnommée Ceux-qui-parlent.

- J'ai bien tenté de les approcher, amorça l'Etranger, mais peine perdue, ils refusent tout contact.
- Sais-tu, lança le chef, qu'ils refusent même de laisser partir les jeunes filles ? Les frères copulent avec les sœurs, les filles ont des enfants de leurs pères. Leurs enfants sont malingres et mal formés. Ils n'ont pas plus de bon sens qu'un sanglier en rut. Vois-tu, poursuivit-il en lui raclant le dos, ils ne sont bons qu'à parler au lieu d'assurer leur subsistance.
- Et on dit qu'ils jalourent votre idole.
- Les pauvres fous ! Ils s'imaginent que c'est l'idole qui nous rend prospère. Même si je ne doute pas qu'elle nous protège, c'est le travail qui nous remplit la panse. Et à cause d'eux, nous avons dû mettre en place des tours de garde pour empêcher qu'on la dérobe. Ce soir, c'est la Rousse et la Boiteuse qui s'en occupent.

Saisissant l'outre, il en versa lentement le contenu sur l'homme nu et grelottant, qui en gémit de soulagement. Se redressant, il dévoila son corps musculeux tapissé d'une toison ébène. Les femmes, pourtant peu contemplatives, dédaignant leur ouvrage, suivaient d'un air rêveur les ablutions de l'éphèbe. D'une taille de six pieds, il dépassait allégrement tous les hommes du voisinage.

La peau ambrée, les yeux d'une teinte de limon légèrement bridés, le menton bardé d'une barbe laineuse, il venait de l'Orient. Il avait grandi aux abords d'un fleuve que l'on

appellerait plus tard le Tigre, là, où d'ingénieux peuples avaient conquis l'animal et la plante et entamaient la révolution de l'agriculture.

Depuis plusieurs millénaires, l'Homme se retrouvait enfin seul. Comme un enfant ingrat spolie sa mère sénile, il avait vaincu *homo erectus*, le dompteur du feu. Il avait connu, dans l'archipel indonésien, la variante pygmée d'*habilis* et s'était débarrassé facilement du minuscule insulaire. Mais en Eurasie, il rencontra le robuste néandertalien, un tonneau de muscle d'un quintal, aussi puissant qu'avisé. Sapiens, la créature tropicale, qui, en comparaison de son alter ego au physique de lutteur, semblait aussi longiligne qu'un Massaï, avait supplanté son rival. Robuste, intelligent et raffiné, néandertal n'avait laissé que quelques reliques de son règne par son art pariétal et quelques tombeaux. Mais dans sa défaite, il avait su transmettre à l'homme-qui-pense quelques fragments de son sang. Il y avait dans l'Etranger un peu de la face prognathe et des sourcils bosselés de l'homme fossile.

Alors que le marchand tamponnait ses cuisses grelottantes avec un drap de peau, un charivari de voix féminines explosa ses tympans. Longue et frétilante comme un congre, une femme poussait des hurlements suraigus, tout en hâlant de ses bras anguleux un même maladif et apeuré. Dans un élan de gestes désordonnés, elle lançait invectives et malédictions aux villageoises, qui la toisaient en une mimique à la fois consternée et amusée.

- Qui est-ce ? interrogea le colporteur.
- C'est l'Egarée. Tu ne te souviens donc pas d'elle ? Elle est partie faire sa vie au village voisin mais ils l'ont renvoyée. Dans tous les cas, évite de t'en approcher. Elle a l'esprit tortueux et cherche perpétuellement la querelle.

Assises sur un tronc d'arbre, deux femmes contemplaient la nuit. Illuminés par le foyer, les yeux nyctalopes d'un chat sauvage roulaient sur une branche de hêtre tanguante. L'écho d'un brame tardif les fit tressaillir. La Rousse et La Boiteuse se serrèrent près du foyer.

Dans la hutte, devant laquelle se tenait leur poste de sentinelle, trônait l'idole. C'était une déesse, taillée dans les défenses d'un mammoth. Le colosse n'avait plus foulé les plaines d'Europe depuis des siècles. Pour qu'un mastodonte barrisse à nouveau sur le continent, il leur faudra attendre les pachydermes belliqueux d'Hannibal. Des terreurs de leurs ancêtres, ne subsistait que cette sculpture teintée d'albâtre, plus lisse et blanche que les quenottes d'un nourrisson.

L'objet représentait une femme, aux courbes capiteuses, ornée d'une coiffe voluptueuse, une sorte de fantasma baudelairien primitif.

Le vent léger faisait trembler les flammes comme la carcasse d'un tremble. Sur l'humus tapissé de feuilles mortes filait une procession de musaraignes.

En dépit de ses deux dents manquantes qui donnaient à son sourire un aspect risible, La Rousse était une femme plaisante, dans la force de l'âge. Plantureuse et robuste, elle arborait une poitrine large et rebondie ainsi que des cuisses rondes et musculeuses. Malgré ses atouts présageant abondance et fertilité, elle demeurait bréhaïne.

Son amie La Boiteuse, svelte et même un peu frêle, avait une nombreuse progéniture. Depuis l'âge de 16 ans, elle enchaînait les grossesses sans jamais déplorer ni mort-né, ni enfant malade. A peine quelques heures après l'enfantement, elle abandonnait son sort de parturiente pour claudiquer sur la place du village, s'informant des événements survenus pendant qu'on lui extirpait le placenta. Elle avait hérité d'une guibole estropiée, au cours d'une chasse où une laye acculée avait piétiné sa mince cheville. Depuis, elle traînait son pas brinquebalant et ce surnom de boiteuse.

- Arrête un peu de t'occuper de l'Egarée, tança La Rousse. Tu vois bien qu'elle te prend toute ton énergie et que tu ne peux la changer. Et puis, à force de la soutenir, tu finiras par te faire des ennemis.
- Que crois-tu ? Je sais bien que cette pauvre femme est folle, mais je ne peux pas la laisser seule. Elle a besoin qu'on la rassure, qu'on éloigne d'elle ses idées démentes.

- Peut-être, mais prends garde qu'elle ne se retourne contre toi.
- J'assume. Si le corps à ses maladies, la tête aussi.
- Il ne s'agit pas de maux, mais de démons. Un esprit mauvais lui a jeté quelque sort qui la rend si irascible.

Soudain, un passereau poussa un cri d'alarme; quelques piailllements énergiques et rythmés, compréhensibles pour tout oiseau, mais que les humains négligent souvent. Dans le concert de bruits nocturnes, elles n'avaient pas entendu ce langage ornithologique, signalant que quelque prédateur rôdait alentour.

Un piétinement de feuilles mortes, puis le sifflement d'une flèche. La Boiteuse poussa un cri d'effroi: l'engin venait de transpercer l'orbite de la Rousse. Une seconde projection atteignit l'autre oeil. Les flèches plantées dans la chair gélatineuse semblaient un iris étiré comme du caoutchouc. La Rousse n'avait pas poussé un râle, l'attaque avait instantanément éteint tous ses sens. Le cœur, inonda encore quelques secondes ses ventricules de tout ce sang désormais inutile. Une série de convulsions parcoururent les membres de l'agonisante, puis muscles et sphincters se relâchèrent, et le cadavre s'affaissa dans les bras de son amie. Soutenant la créature molle et souillée, La Boiteuse leva la tête, incrédule.

Alors, un coup de pied frappa son bas-ventre. Une douleur atroce inonda tout son corps. S'agenouillant, elle posa sa main sur son pubis. Un bouillonnement d'urine rubis dévala sa

paume. Une odeur nauséabonde de sel, de sang et d'ammoniaque, se mêla aux effluves douceâtres des végétaux en décomposition.

Alors qu'elle tentait de se relever, à genoux comme une implorante, un fragment de roche frappa sa tête. De son crâne jaillit une bouillie d'os et de cuir chevelu, mêlée d'une nuée d'asticots roses ; des débris de cerveau.

Pour les funérailles, le marchand eu la délicatesse de confectionner pour chaque défunte un collier de porcelaines glanées sur la plage. Les corps furent lavés et frottés de fleurs séchées et d'écorces odorantes. On déposa les deux cadavres sur un brancard de cuir épais. En tête du cortège, deux femmes et deux hommes, tête rasée et vêtements déchirés en signe de deuil, soulevèrent le fardeau pour le convoier.

Sur ses épaules, un adolescent avait hissé deux paires de bois de cerf ; la première, découverte à la fin de l'hiver, la seconde, un trophée de chasse de la Rousse. Toute la horde engendrée par La Boiteuse traînait le pas derrière les porteurs, les plus petits profitant de la lenteur de la procession pour ramasser des cailloux.

Dans la fosse s'entassaient divers coquillages : buccins, huîtres, couteaux, tellines, chapeaux chinois et turritelles. Leurs entrailles de nacre explosaient comme autant de

gouttelettes de lumière. Parmi les reliques de mollusques, s'éparpillaient des os rongés goulûment et des arêtes raclées avec gourmandise.

Avec une tendresse douloureuse, on les disposa dans le tombeau. Genoux repliés, couronnées des bois de cerf, mains étalées dans une posture gracieuse, elles se tenaient en arrêt devant l'empire de la mort. Le groupe entonna un chant à bouche fermée. De cette litanie muette, roulaient une multitude de mélodies, formant un ressac tragique. L'océan se mêlait à la mélopée funèbre, il murmurait la mort des femmes, la perte de l'idole et la fuite de la folle.

Ayant dispersé des poignées de sable dans le sépulcre, les villageois contemplèrent quelques instants encore le visage des disparues.

- Quand les jours de deuil se seront écoulés, conclut le chef, il n'y aura pas de place pour la pitié.

Nouvelle 9

Autres

L'homme impressionnait malgré sa petite taille ; sa chevelure flamboyante le rendait remarquable et ce caractère léonin soulignait sa nervosité et son agitation. Il faisait les cent pas dans le bureau, sans cesser de marmonner et de compulser frénétiquement les dossiers épars sur la table. Que déduire de toutes ces conclusions ? Comment les rassembler, leur donner une certaine cohérence ? Il disposait de dizaines de comptes-rendus remis par différents services. Une longue enquête s'ouvrait à lui pour élucider un crime supposé. Le meurtrier et l'arme utilisée l'intéressaient peu, car Zazzo savait que ces éléments s'étaient perdus dans les limbes de l'histoire. Le jeune archéologue devait déterminer pour quelle raison deux femmes avaient été manifestement assassinées, voici 7500 ans. A la vue des crânes sauvagement mutilés, leur mort s'apparentait, sans nul doute, à un meurtre. La tête du sujet B, avait subi cinq impacts violents provoqués par un objet contondant comme une pierre, un os ou un bois très dur, ainsi qu'une perforation réalisée entre les deux cavités orbitales à l'aide d'un poinçon ou d'une flèche.

En 1928, lors de la découverte des sépultures de Théviéc dans le Morbihan, les époux Péquart avaient exhumé vingt-trois squelettes. Plusieurs portaient des traces de violence, l'un conservait encore une pointe de flèche solidement fichée dans une vertèbre.

Les deux cadavres qui intéressaient Zazzo avaient été inhumés ensemble dans une fosse en partie creusée puis recouverte de différents détritiques, dont des coquillages. Au-dessus de leurs têtes, des bois de cerf formaient une sorte de dais protecteur. Les deux corps positionnés en flexion forcée et parés de longs colliers évoquaient un couple réuni dans sa dernière demeure, à la manière des tombeaux étrusques. Ici pourtant, nulle sérénité dans la mort ; mais une idée romantique avait germé autour de cette tombe laissant croire qu'il s'agissait d'un homme et d'une femme. L'archéologie peut se tromper et revenir sur ses premières interprétations ; après le nettoyage et la « restauration » des deux squelettes, les radiologues avaient précisé que les os des bassins appartenaient à deux femmes.

Zazzo attendait la venue de son ami et collègue anthropologue pour tenter de trouver une explication rationnelle face à ce meurtre commis dans les temps lointains du mésolithique. Perdu dans ses pensées, il entendit à peine la porte s'ouvrir puis le retentissant « Bonjour ! » qui suivit.

Louis, imposant physiquement, était de bonne constitution ; aimable et souriant, il inspirait la confiance. Il avait commencé des études de criminologie pour s'orienter ensuite vers la paléo-anthropologie. Elucider les crimes les plus retors de ses contemporains affectait trop sa sensibilité. Il avait beaucoup plus de recul avec les squelettes de Théviec, car l'absence de chair et d'odeur putride lui permettait un détachement plus important. Les corps étaient suffisamment anciens pour n'être jamais confrontés à leur meurtrier. Cet éloignement temporel offrait à l'anthropologue une

meilleure concentration sur son sujet d'étude ; il aspirait toutefois à dénouer cette intrigue de la même manière que si le crime eût été récemment commis. Il disposait d'une copie de l'ensemble des analyses, sauf des résultats d'ADN qui avaient été retardés. Comme il souhaitait partager ses théories avec Zazzo, ce dernier lui proposa de s'asseoir avant d'en discuter. Il commença :

- Je ne comprends pas pourquoi toutes ces sépultures se mêlent à des foyers et à des détritiques ; habituellement, dès le paléolithique les humains ont distingué en aires différentes la vie quotidienne, les cultes et les zones funéraires. Or les fosses de la nécropole sont parsemées de coquillages ; c'est d'ailleurs ce qui a permis la conservation des corps qui n'étaient pas directement en contact avec les sols acides.
- Les tombes ont peut-être été agencées à des moments différents, répondit Louis.
- En fait je ne crois pas, mais ça n'est qu'un mystère parmi les autres. Pourquoi tant de corps mutilés, et en particulier celui de ces deux femmes ? Le meurtrier s'est véritablement acharné sur l'une d'elles comme pour la punir. On penserait à des trépanations, mais les esquilles sur l'os temporal suggèrent un acte plus violent, à la manière d'une lapidation.

L'anthropologue prit la parole :

- Ce n'est pas uniquement un acte de vengeance. Regarde les photos, nous sommes en présence d'une véritable mise en scène. Chaque corps a une posture identique, dos à dos et jambes repliées ; cette position contractée et l'ensemble ornemental de la fosse suppose une motivation culturelle. La présence de ces bois de cervidés et les parures de coquillages me font penser à un rite. A l'origine, la tombe devait être protégée par un cairn, comme on en trouve dans le Morbihan, à Carnac ou à Locmariaquer. Remarque également les objets lithiques incisés de signes abstraits composés de bâtonnets et de triangles : tous ces éléments évoquent bien un rituel funéraire, une sorte d'offrande, comme si les deux femmes avaient été à la fois détestées et vénérées.
- C'est vrai, tu as raison, répondit Zazzo. Toutes deux portaient des bijoux en coquillages et en os et l'une des pièces est bien particulière. C'est une pendeloque qui a la forme d'une pyxide, le couvercle est enchâssé dans le corps de la boîte. Au dos, une gravure stylisée représente une femme enceinte, l'intaille me fait penser aux formes généreuses de la Vénus de Lespugue, antérieure à cet objet. Les représentations ne sont plus figurées au mésolithique et laissent place aux motifs abstraits ou géométriques.
- Je n'ai pas eu connaissance de cette pièce, fit remarquer Louis.
- C'est normal, on vient juste de la découvrir, elle se trouvait à l'arrière du collier et s'était glissée à l'intérieur du crâne. Les restaurations des années trente l'ont collée à l'os et les résines l'ont noyée dans un magma la rendant invisible. La voici, tu peux l'examiner avant que je ne l'apporte au labo.

Louis prit l'objet, l'observa attentivement et le trouva fort beau dans son expression artistique. Effectivement les incisions rappelaient étrangement les formes callipyges de la Vénus de Lespugue mais la pendeloque devait être plus ancienne, certainement de la fin du paléolithique, même si elle avait été trouvée dans une nécropole d'une période plus récente. En ouvrant délicatement le petit couvercle, il distingua à l'aide d'une loupe un agglomérat durci au fond de la minuscule boîte. Il proposa à l'archéologue de procéder à l'analyse du contenu. Le laboratoire trouverait peut-être des éléments débouchant vers d'autres pistes. Tous deux étaient intrigués par l'objet qui ressemblait assez peu à l'art du mésolithique breton.

Plusieurs jours s'écoulèrent avant la parution des résultats.

L'examen du contenu de la cupule avait révélé d'étranges conclusions ; un mélange de plantes s'apparentait à une préparation phytothérapeutique. Les botanistes avaient identifié de la sauge, de l'hysope, de l'armoise et de la rue. Deux faits nouveaux pouvaient surprendre : les analyses ADN avaient pris un grand retard, mais les deux hommes ignoraient la raison pour laquelle il avait fallu les refaire intégralement. Pour sa part, Louis s'était rendu une nouvelle fois sur le site pour s'imprégner des lieux. Il avait fait alors une étrange découverte : l'exhumation d'un dernier squelette, inconnu jusque là.

Les deux collègues connaissaient enfin la composition du contenu de la boîte et devaient en parler avec un spécialiste avant d'élaborer une quelconque théorie sur les motivations de ces meurtres. Zazzo avait demandé à Pierre, le botaniste qui avait prélevé et analysé les échantillons, de venir les rejoindre. Il entra dans le bureau pour leur expliquer les valeurs thérapeutiques de ces plantes.

- La sauge est utilisée comme antiseptique et antispasmodique, elle a aussi des vertus digestive et tonique. L'hysope est également tonique, c'est un puissant antipyrétique et expectorant. En souriant il ajouta : elle permet également d'évacuer les gaz intestinaux. L'armoise a des propriétés similaires, de même que la rue, ici une variété de *ruta graveolens*, connue pour améliorer les insuffisances rénale et hépatique. Ce qui est curieux, c'est qu'après la dernière glaciation, la rue et l'hysope ne poussaient plus que dans les régions méditerranéennes.
- Mais alors, interrompit Louis, ces femmes ont fait un long périple pour venir jusqu'en Bretagne.
- Oui, renchérit Zazzo, et de plus elles sont les seules du groupe des vingt-trois squelettes de cette nécropole à se distinguer par leur alimentation. Elles mangeaient de la viande : les sillons de leurs dents ne sont pas aussi usés que ceux des habitants qui consommaient mollusques et coquillages, pourvus de particules de sable très abrasives pour les dents.
- Je voudrais préciser un autre fait, dit le botaniste : ces plantes ont une caractéristique bien spécifique, toutes les quatre ont des propriétés abortives.

Cette dernière révélation laissa Louis et Zazzo perplexes. Ils se trouvaient en présence de deux corps féminins, assassinés très brutalement. Les femmes venaient de régions méditerranéennes, elles n'appartenaient pas au groupe des autres squelettes et l'une d'entre elles portaient une pendeloque ancienne contenant des herbes utilisées parfois pour provoquer des fausses-couches.

Tout à leur réflexion, ils n'entendirent pas le botaniste quitter le bureau. A peine virent-ils le biologiste refermer la porte après avoir déposé les conclusions des analyses d'ADN. Zazzo s'empara du dossier et lut alors à haute voix :

- On a une certitude, le sujet B a déjà enfanté. Néanmoins, il a fallu procéder une seconde fois à une série d'exams car les premiers résultats semblaient erronés ; nous pensions que le manipulateur avait commis des erreurs en analysant deux fois le même squelette. Or nous avons des résultats identiques pour les deux corps, ce qui est scientifiquement impossible.
- Sauf dans un cas, intervint subitement Louis et il poursuivit sans même lire la suite du dossier. Je crois avoir identifié le mobile du crime. Ces deux femmes ont été tuées par des individus du groupe de Théviac car elles suscitaient la peur, étaient différentes, avec des savoirs plus élaborés et connaissaient les vertus des plantes et les employaient comme telles. Elles représentaient un danger car elles aidaient les femmes qui ne souhaitaient pas enfanter ; de la même manière que, plus tard, les

sorcières au Moyen Age. Par leur présence, ces deux femmes ont contaminé l'ensemble du groupe dans une sorte de malédiction ; toutes les personnes qui les ont approchées ont été massacrées pour éviter la propagation du mal ; avec toutefois moins de sauvagerie que le meurtre des deux femmes.

Je ne t'ai pas encore montré les photos du vingt-quatrième squelette de Théviéc : il est très particulier et les analyses confirment qu'il était le fils du sujet B.

Louis tendit à l'archéologue la liasse de photos prises sur le terrain avant le dégagement des ossements. La sépulture rappelait beaucoup celle des deux femmes. Les os saupoudrés d'ocre reposaient sur un lit de coquillages, des bois de cervidés formaient une sorte de couffin protégeant le squelette, comme une frontière sacrée que l'on ne peut franchir. L'anthropologue avait également découvert une masse importante de fins filaments rouges, placés dans un sac bituminé qui avait permis leur conservation. L'ensemble était disposé sous la tête formant une sorte d'oreiller. Les résultats conclurent à la présence de cheveux, mais l'importante quantité laissait penser qu'ils avaient appartenu à deux personnes ; pourtant l'ADN ne révélait l'identité que d'un seul individu. Par ailleurs, ces cheveux n'appartenaient pas au dernier squelette de Théviéc, même si les conclusions prouvaient une filiation certaine. Mais Louis avait déjà compris.

Les deux femmes, sacrifiées car elles dérangeaient, étaient cependant vénérées, tant leurs savoirs surpassaient ceux du groupe. Les offrandes et les parures l'attestaient, notamment la pendeloque ancienne transmise probablement par la lignée maternelle

comme une forme d'héritage familial. Elle avait à l'origine une fonction apotropaïque, pour protéger du mauvais œil ; mais face au groupe de Théviéc, la protection avait été insuffisante et les femmes étaient devenues malgré elles les victimes expiatoires d'une faute dont elles n'étaient pourtant pas responsables, mais dont la marque infamante et visible était insupportable et contaminante pour le groupe. Certainement exclues de la tribu et violemment lapidées, elles étaient enfin réunies dans la mort à l'intérieur de la même fosse. Le dernier squelette avait subi un sort identique, car l'incompréhension des autres avait atteint son paroxysme face à l'horreur ressentie devant cet individu.

En regardant les reproductions, Zazzo fit remarquer qu'il voyait non pas un mais deux squelettes enchevêtrés.

- C'est ce que j'ai cru au début, rétorqua Louis, mais observe attentivement le bassin.
- Il est très large et déformé, peut-être une maladie : une arthrose déformante.
- Non, répondit l'anthropologue. Tu vois là ce qu'on appelle un monstre tératopage xiphopage : des siamois reliés par le bassin. Ils sont les fils de l'une de ces femmes, toutes deux maudites par la vindicte du groupe. Elles ont fui leur région natale du Sud car elles étaient considérées comme impures à cause du monstre présent à leurs côtés et de leur particularité physique. Elles ont donc été sacrifiées tout comme l'enfant double qui les accompagnait, car elles étaient semblables, jumelles : Autres.
-

Nouvelle 10

Les honorées de Komohi

Sham isola les ronflements de l'océan à une centaine de mètres et laissa libre-cours à l'introspection. Le sorcier faisait dos à son abri et sentait, posés sur lui, les regards d'une dizaine d'enfants. Un calme inhabituel flottait parmi les huttes grâce au départ des chasseurs vers l'intérieur des terres, pour la battue annuelle aux mammouths.

Le jeune shaman dépendait des autres pour vivre. Il ne possédait pas le droit de porter une arme au risque d'offenser les esprits et subsistait grâce aux dons de chaque foyer. Quand le gibier se raréfiait, il ne mangeait pas à sa faim. Pire, ses compagnons le considéraient comme coupable. Si les chasseurs manquaient d'habileté ou de chance, alors le serviteur spirituel du camp avait d'une manière ou d'une autre contrarié la nature. Par conséquent, les clans craignaient autant qu'ils méprisaient leurs sorciers.

Sham regrettait son héritage, son rang se transmettait par filiation, et il évitait les couches des femmes pour ne pas avoir à désigner de successeur. La tâche s'avérait aisée puisque peu d'entre elles acceptaient de lui allouer leurs charmes.

À l'instar des membres de sa caste, l'envoûteur possédait des traits atypiques, signes d'un legs ancien. Les chants originels racontaient qu'il exista une autre race dotée de physiques d'ours et de pouvoirs mystiques. Lorsque son peuple conquiert les terres

actuelles, ils rencontrèrent cette espèce éloignée et proche d'eux. Pour une raison inconnue, les esprits s'acharnèrent sur ces hommes différents. Beaucoup moururent de fièvre. Les survivants partirent ou s'intégrèrent pour devenir les sorciers attribués de chaque camp.

À cause de cet héritage maudit, Sham possédait un crâne bas, une cage thoracique large et une taille inférieure à la moyenne. Il ne correspondait pas aux critères de beauté en vigueur et sa position n'avait rien de prestigieux. Cependant, plus les générations se succédaient, moins les signes caractéristiques de l'ancienne race se manifestaient.

Sham laissa de côté ses propres considérations et se concentra sur son auditoire. Le foyer tout proche crépitait et enveloppait les enfants de sa chaleur bienveillante. L'odeur du bois rougeoyant se mêlait à celle de l'embrun de l'océan. La lune pleine et ronde leur procurait une luminosité bienvenue, qui permettrait au sorcier de jouer de tout son répertoire de mimiques.

Un sourire malin se dessina sur ses lèvres. S'il utilisait l'absence des chasseurs pour raconter l'un des secrets du clan ? Il vérifia les alentours. Les femmes à une vingtaine de mètres raclaient des peaux sans relâche. Les rares hommes profitaient de la clarté nocturne pour repérer des poissons et jeter leurs filets au milieu des vagues molles.

— Ce soir, je vais vous dévoiler une histoire crainte par tous.

Des exclamations accompagnèrent ses premiers propos : l'accroche accentuait l'impatience des enfants. Une tête en particulier attirait sans cesse l'orateur : Lami, assis au premier rang, scrutait chaque geste de Sham avec fébrilité.

— Connaissez-vous la malédiction de Komohi ?

Les petits ignoraient la réponse et encouragèrent le sorcier à continuer par des piailllements excités.

— Komohi, l'esprit du cerf, règne sur nos forêts. Il symbolise la puissance. Nous le remercions de nous procurer ce dont nous avons besoin, nous l'honorons aussi pour sa force et sa stature, mais nous devons faire attention. Komohi peut s'avérer arrogant et trop indépendant. Qui a déjà vu ce qui arrive à certains cerfs lorsque leurs bois atteignent leur taille finale à l'orée de l'été ?

Des murmures à voix basse parcourent l'assemblée. Lami leva la main pour prendre la parole :

— Certains s'emmêlent les bois dans les feuillages et les petites branches. Parfois, ils restent coincés et meurent d'épuisement.

— En effet, confirma Sham. Komohi aime arborer des signes de puissance et cette arrogance peut causer sa perte. Les chasseurs l'honorent pour ramener du gibier, mais attention à ne pas en abuser.

— Qu'est-ce qu'il se passe sinon ?

Tého, la fillette qui avait posé la question, se rapprochait de l'âge adulte et traquait avec ses aînés. Par tradition, chaque membre du clan portait son premier animal tué tatoué sur la tempe droite. Celle de Tého était marquée du signe de la belette, un gage de chance et d'adresse. Sham ne possédait aucun symbole encre, autre particularité de son rang.

— Pour le savoir, je vais vous raconter l'histoire des sœurs Sifi et Ôna. La nuit de leurs naissances, leur père a rapporté un cerf majestueux. Komohi les avait bénies. Adultes, elles tuaient autant et même plus de gibiers que les hommes.

— Vous les avez connues ? l'interrompit Lami.

— Oui, j'étais encore un enfant, mais je me rappelle que nous n'avions jamais faim.

— Pourquoi elles ne sont plus là ? intervint Tého. Et pourquoi personne n'en parle ?

— L'équilibre veut que pour une naissance, il y ait une mort. Nous appartenons à un cycle où tout se transforme. L'herbe mange la terre. Le cerf mange l'herbe. L'homme mange le cerf. La terre mange l'homme. La contrepartie des succès de Sifi et Ôna fut terrible et notre camp est à la fois craint et moqué pour cela.

Sham ressentait la curiosité des enfants. Ils buvaient ses paroles, voulaient connaître cette histoire tenue secrète. Le sorcier éprouva un bref moment de culpabilité. Ce soir, il dévoilerait peut-être aux plus jeunes les drames causés par leur propre bêtise.

Lui-même se considérait comme l'injustice incarnée, prisonnier de sa lignée et condamné à la mendicité, alors que sa force et ses yeux perçants auraient constitué des atouts indéniables. Il croisa de nouveau le regard de Lami, semblable au sien. Les saisons se succédaient et l'orateur se rassurait de voir que le garçon ne se laissait pas distancer en taille par ses camarades.

— Sifi et Ôna ne vivaient que pour la chasse, reprit-il. Mais pour toute femme arrive le moment de contribuer à notre renouvellement. Elles avaient toujours refusé le devoir de

leur nature, car cela signifiait la fin de la traque. La grossesse fragilise le corps et il faut s'occuper des petits.

— C'est interdit de vouloir ça ! s'insurgea un garçon assis à la droite du groupe.

Sham ne s'étonna pas de la remarque de Fodé, le troisième fils du chef de leur camp, mais le premier à avoir survécu au-delà de sept ans. Son père l'entourait de toutes les attentions possibles et l'éduquait comme le futur meneur.

— Sauf qu'Ôna et Sifi étaient particulières, insista Sham. Leurs tatouages recouvraient entièrement leurs visages, même leurs crânes qu'elles avaient dû raser afin d'avoir de la place pour leurs exploits. Le seul endroit de peau visible était leur tempe gauche. Savez-vous à quoi sert cet emplacement ?

Lami leva la main :

— C'est là qu'on marque à l'encre le signe du fils de Komohi ! Du chasseur suprême !

— Les fils de Komohi sont un mensonge de sorcier ! cracha Fodé avec mépris.

Un débat bruyant naquit parmi la dizaine d'enfants sur l'existence présumée de cette espèce magique. Sham ramena l'ordre et jeta des coups d'œil de biais. Il nota avec soulagement le désintérêt des femmes occupées à racler les peaux.

— Ils sont réels, assura Sham et Fodé poussa un grognement de protestation. Ces grands cerfs aux ramures immenses sont très rares et des voyageurs en aperçoivent parfois. Avant, ils recouvraient nos prairies boisées, mais par le passé nous les avons chassés sans assez honorer Komohi.

— Je ne vois pas le rapport avec les deux sœurs, s'interrogea Tého circonspecte.

— Sifi et Ôna regrettaient une chose qui les rongait chaque printemps lorsque les hommes partent pour tuer le mammouth, reprit Sham sur un ton empreint de mystère. Elles étaient les meilleures, celles qui ramenaient le plus de gibier, sauf qu'en tant que femmes, l'accès à cette traque leur était interdit. De plus, on leur intimait de devenir mères. Beaucoup de prétendants se bouscuaient, mais elles les ignoraient. La soif de sang les animait, sans relâche. Elles prirent conseil auprès de mon père, le sorcier du camp à l'époque, qui leur dévoila un moyen de résoudre leur dilemme. Il existe un symbole puissant, plus fort que la différence des sexes, celui du fils de Komohi. Ceux qui possèdent son signe sur la tempe gauche sont libérés de toute tâche quotidienne. Ils deviennent les gardiens de la chasse aux mammouths : des traqueurs purs et uniques. Si Ôna et Sifi tuaient un fils de l'esprit du cerf, elles obtiendraient le droit de se soustraire aux obligations maternelles et participer à la battue annuelle !

De nouvelles exclamations se propagèrent parmi les enfants. Plusieurs tapèrent du pied sur le sol pour manifester leur excitation. Tého glapissait à tue-tête.

À une vingtaine de mètres, deux travailleuses cessèrent leur tâche pour les observer. Sham leur adressa un bref signe de la main qui se voulait rassurant. Elles reprirent leurs occupations et le sorcier laissa échapper un soupir. Il calma son auditoire avec difficulté :

— Sifi et Ôna ont alors disparu pendant trois années complètes entrecoupées de rumeurs colportées par des troqueurs. Deux femmes aux crânes et visages tatoués voyageaient vers l'est pour traquer les fils de Komohi. Elles suscitaient l'admiration des

chasseurs partout où elles passaient, à tel point que certains prétendaient qu'elles n'étaient pas humaines, mais des personnifications de l'esprit du cerf lui-même ! Un matin d'hiver, elles revinrent ici. Elles tiraient chacune deux longues branches reliées, sur lesquelles reposaient de précieux butins.

— Elles auraient dû être lapidées pour avoir fui le camp, feula Fodé.

— En effet, confirma Sham. C'est certainement ce qui serait arrivé si elles n'avaient pas rapporté des ramures de fils de Komohi, ainsi que leurs fourrures et ce qui restait de viande séchée. Elles ont vécu comme des animaux, à se fondre parmi les arbres, avant de trouver une harde loin à l'intérieur des terres, puis attendu la fin de l'été, lorsque les mâles solitaires rejoignent les femelles. Ainsi Ôna et Sifi en ont chacune tué un et sont devenues des chasseurs suprêmes. Leurs tempes gauches ont été tatouées du symbole de Komohi. Elles participeraient à la prochaine battue aux mammouths et aucun homme ne pouvait leur imposer l'enfantement.

— Je ne comprends pas, admit Tého. Où sont-elles maintenant ?

Sham pointa son index vers le sol.

— Mangées par la terre, inhumées sous nos pieds, ensemble dans une sépulture digne des plus grands chefs.

— C'est bizarre, je n'ai jamais entendu cette histoire, commenta Lami dubitatif.

— La contrepartie, rappelez-vous. Aussi loin que nos sorciers se souviennent, aucune légende ne parle de femmes présentes lors de la battue annuelle. Les camps voisins ont

commencé à nous éviter de peur d'attirer les foudres de Fuura, l'esprit du mammoth. La nature possède un ordre établi et elle n'aime pas être bousculée. Sifi et Ôna, aveuglées par leur fierté, étaient devenues arrogantes, affichaient leurs succès et méprisaient les moins chanceux de nos chasseurs. Le côté sombre de Komohi s'emparait d'elles, mais un jour tandis qu'elles pistaient, elles se sont arrêtées près d'une souille pour se reposer. Trop confiantes, les deux sœurs avaient mal observé les empreintes fraîches : le sanglier, un mâle solitaire, les a surprises et éventrées. Elles sont mortes peu avant la battue aux mammoths.

Des larmes naquirent au coin des yeux de Tého. La fillette courut se réfugier hors de la vue de tous. Fodé marmonna quelques paroles qui provoquèrent des rires moqueurs chez ses voisins. Peu à peu, les enfants déçus rejoignirent leurs huttes. Lami se leva en dernier :

— Je n'aime pas cette fin, admit-il renfrogné.

Il avait deviné que Sham omettait une partie de l'histoire. Celui-ci posa une main paternelle sur l'épaule du garçon. L'intelligence du petit le gonflait de fierté. La mère de Lami, Xama, appartenait aux femmes les plus courtisées du camp grâce à son physique et ses anciens faits de chasse. Chacun de ses enfants possédait un père au rang prestigieux et le meilleur pisteur avait reconnu Lami comme sien.

Sham ne regrettait pas son silence sur sa paternité. Son fils serait devenu son apprenti, aurait subi le mépris de ses compagnons de jeu, alors qu'il développait des atouts remarquables pour traquer. Quant à Xama, son crédit en aurait souffert. Sham et elle tenaient leurs rencontres secrètes, loin du camp.

Le sorcier se tendit lorsque l'objet de ses songes apparut à l'orée de son champ de vision. Xama approchait d'un pas rapide, le visage inquiet. Elle ordonna à son petit de déguerpir et entraîna Sham à l'intérieur de sa hutte.

— Qu'est-ce qui t'as pris de raconter l'histoire de mes sœurs aux enfants ! s'exclama-t-elle paniquée. Tu veux que quelqu'un empoisonne ta viande ? Te faire tuer ?

— Au moins, je ne risque pas de mourir d'un accident de chasse, répliqua Sham acerbe.

Loin de trouver son trait d'esprit amusant, elle le gifla.

— Les petits sont en train de tous répéter à leurs mères ! Le chef va l'apprendre en rentrant et cela provoquera sa colère !

— Ne t'inquiète pas, je m'en suis tenu à la version officielle, mais les plus malins devineront la vérité. Comme Tého et Lami.

Enfant, Sham avait assisté son père durant la préparation des corps inanimés aux crânes fracassés des deux sœurs. Tandis qu'ils les embaumaient, le vieux sorcier lui avait montré une incision entre les yeux d'Ôna. Sur un ton calme, il avait déclaré qu'il ignorait que les sangliers tiraient à l'arc.

Les blessures ne correspondaient pas à celles laissées par une attaque de ce type, mais le camp s'était tût. La tribu conservait son honneur : Sifi et Ôna ne participeraient jamais à la chasse aux mammouths et leurs morts tragiques équivalaient au destin des grands.

— Je n'aime pas que tu me rappelles cette histoire, ni que tu te mettes en danger.

— Être sorcier est une embête constante, répondit Sham nonchalant.

— Tu as de la chance que le chef partage ma couche, il m'écoute. Je vais pouvoir l'empêcher de te couper la langue en invoquant la colère des esprits s'il s'emporte !

Xama se détourna de lui, prête à repartir, mais il la retint par la main.

— Tu n'es pas obligée de faire ça. Tu pourrais t'attirer des ennuis à force de me protéger. Et de me laisser te toucher.

La mère de Lami vérifia que personne ne les observait par la porte de la hutte, puis revint auprès de Sham. Elle l'enveloppa de ses bras et blottit sa tête contre le cou de l'orateur. Il sentit son souffle contre sa peau et frissonna.

— Lorsqu'Ôna et Sifi ont été tuées, tu as été le seul du camp à recueillir mes larmes pour ce qu'elles étaient : la souffrance d'avoir perdu mes sœurs, mais aussi la haine de savoir que j'allais devoir vivre avec leurs assassins.

Elle rompit le contact et s'écarta de lui. La douleur s'effaça de son visage et elle quitta la hutte. Sham la suivit du regard jusqu'à qu'elle disparaisse, puis porta son attention vers le sol devant l'habitation, où se trouvait la sépulture des deux chasseuses.

Il espérait que la vérité sur leur destin tragique, celui d'être en avance sur leur temps, serait un jour connu et salué par tous.